

Caroline Olivier

# L'HONNEUR DE FAMILLE

1838

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

# Table des matières

---

I.	3
II.	42
III.	99
IV.	143
Ce livre numérique :	197

# I.

La lune éclairait de ses rayons tranquilles les maisons endormies du village de Salavaux<sup>1</sup>. C'était un samedi soir ; et toute la nature semblait se plonger plutôt que de coutume, avec le laboureur fatigué, dans le bienfaisant repos du sabbat. À peine sur les blanches routes et sur les eaux brillantes un voyageur ou un bateau tardif marquait par un point noir le mouvement et la vie. On aurait dit que cette clarté propice et ces solitudes ensommeillées n'étaient faites que pour les jeux

---

<sup>1</sup> La vérité des faits principaux sur lesquels repose ce récit, est encore de mémoire assez récente pour qu'il ait paru convenable d'y changer tous les noms.

des fantômes, qui se poursuivaient, feux follets bleus, sur les pâturages humides qui bordent le lac et la Broie. De temps en temps la forme sombre d'une cavale sous un saule argenté, ou la clochette d'une génisse se tournant dans son rêve, faisaient frissonner le superstitieux Fribourgeois, qui, pour arriver plus vite chez sa bien-aimée, s'était hasardé à traverser, par un secret sentier, cette terre d'hérésie et de réprobation.

L'homme et la passion veillent partout sous le ciel. Dans une habitation un peu écartée, mais plus rapprochée de la rive que les autres, un jeune homme subissait dans son lit toutes les tortures d'un projet passionné, se heurtant sans se briser contre une barrière d'irrésolution morale et d'obstacles matériels.

Immobile, mais se cramponnant pour l'être au bois de sa couche, de peur d'avertir un frère qui dormait à son côté, il écoutait avec anxiété les palpitations de son cœur sonner hautes et vibrantes. La crainte d'être entendu, retenu, empêché de prendre seul une décision que pourtant il n'osait aborder ; la fièvre du retard ; le trouble d'une première désobéissance, tout lui composait

une de ces agonies sans nom, aiguë et sourde, physique et absorbante, précise et vague, lucide et désordonnée, où il semble qu'on soit double pour sentir et se regarder souffrir, pour avoir pitié de soi et douter de son existence, pour tout recevoir par un point et être en proie à mille hallucinations successives, à mille faux-jours venus de cet unique point.

Ces délires, éclairés de raison et subis avec elle, sont d'ordinaire le triste privilège des natures et des classes cultivées. Ici, la nature était naïve, et la condition modeste ; mais l'heure critique d'une forte tentation et des circonstances compliquées avaient soulevé cet orage, sous lequel le cœur de Joseph bondissait et pliait. Sa vie entière, il le savait, dépendait de la résolution qu'il allait prendre. Tantôt cette idée le transperçait ; tantôt, et plus souvent, revenaient des calculs, des préoccupations de détail, choses puériles et terribles, accessoires effrayants d'une action en soi d'apparence toute simple. Qu'était-ce en effet de si redoutable ? Une promenade dans la belle nuit, une visite que les mœurs du pays expliquent, une escapade de jeune homme enfin, comme il s'en

fait tant au village, pendant le seul intervalle de liberté que laisse le perpétuel labeur des campagnes.

Mais Joseph Ménard était le plus jeune enfant d'une famille où la discipline des vieux âges se gardait intacte, avec la vénération et la crainte du nom paternel que, ravie trop tôt, l'influence caressante d'une mère n'avait point adoucies. L'histoire de cette famille n'était pour ainsi dire jusqu'ici qu'un développement individuel de plus en plus complet. Il n'y avait là point d'événements, mais seulement des habitudes. Quoique fort à part et au-dessus de ses alentours, tant par la position affranchie que donne l'argent que par la nature même plus élevée, plus cultivée, des quatre personnes qui la composaient, elle n'avait montré sa vie au-dehors par aucune circonstance digne d'attention particulière. Ce qui d'ordinaire se raconte ne mérite ici aucune place ; les faits successifs sont tous compris dans les réalités présentes, en sorte que prendre de tels caractères dans leur essence intime est non seulement une convenance mais une nécessité. De plus loin on n'en verrait que les tranquilles et menteuses

surfaces, et quand la profondeur s'agiterait on ne la comprendrait pas. Quelle distance en effet de ce qui paraît à ce qui est, dans une carrière non extérieurement troublée ! qu'il y a loin de ces villageois aisés, insoucieux, retirés, ayant des livres et des valets mais travaillant aux champs, aux êtres solitaires et supérieurs dont se voilait ainsi l'âme et la destinée ! Ils étaient plus extraordinaires, ou par la puissance morale, ou par la rêverie tendre et raffinée de l'imagination et du cœur, qu'il n'était possible aux autres de le deviner, à eux-mêmes de le soupçonner.

Dans cette monarchie domestique, la volonté d'un seul faisait la règle absolue de tous ; et au-delà de ses murs discrets il s'en répandait une domination occulte, tempérée, jalousée mais sans rivale et irrésistible, semblable un peu à celle du chef écossais d'un clan de la montagne, ou de l'émir arabe au sein de sa tribu.

La parenté, la richesse, et l'habitude seulement n'en attachaient pas ici les liens à la personne du vieux Pierre. Son caractère personnel avait mieux assuré que tout le reste cet empire singulier, hérité à moitié des aïeux mais encore

plus conquis sur le mobile terrain de l'opinion villageoise. On savait que personne n'avait un meilleur conseil, un plus prompt et généreux secours à donner aux siens, surtout à ceux qui portaient son nom. On en citait plus d'un exemple.

Antoine Ménard, son beau-frère, revenant du service étranger avec une réputation douteuse, étayée d'un peu d'argent, se serait trouvé fort embarrassé de déguiser l'une et de faire valoir l'autre, si Pierre ne se fût chargé de l'y aider presque à ses dépens. Il lui céda la propriété d'un domaine attenant au sien, et qu'il venait d'acheter. Il laissa même sur ce fond le surplus de la somme qu'Antoine ne pouvait rembourser toute entière. Les méchants disaient bien que, n'ayant point abandonné certaines servitudes dont cette terre se trouvait grevée envers la sienne, droits si contentieux parmi les campagnards, il se réservait là un moyen continuel de conduire Antoine, alors même que la reconnaissance ou les considérations morales ne suffiraient plus. Mais on convenait, non sans envie, que le calcul ou la générosité avait réussi. Antoine, en effet, s'était fixé et attaché à sa position, ainsi faite. Sans dissimuler des

croyances commodes, il n'en tirait pas grand profit, ni de plaisir, ni d'émancipation. Le soin d'amasser devenait son passe-temps ; et celui-là n'expose guère l'agriculteur à des jugements bien sévères, ni qui portent bien profond.

La sollicitude de Pierre pour sa parenté avait aussi été le refuge d'un orphelin, auquel il servait de tuteur, et dont il avait diligemment surveillé le très mince patrimoine. Voulait-il en faire son gendre ? C'est ce que Rodolphe Ménard surtout aurait fort souhaité savoir. Le jeune homme s'en flattait quelquefois, tant par désir que par ces réflexions égoïstes que nous faisons sur la raison d'intérêt cachée derrière les bons offices, même quand nous en sommes les objets.

On ajoutait encore tout bas que, si le vieillard paraissait dédaigneux et superbe assez pour ne rien faire en vue de sa popularité austère, il n'était pas du tout indifférent aux échecs qu'elle aurait pu recevoir. Chacun donc s'efforçait de rester à sa place autour de ce rustique trône, féodal et moral, où les plus assujettis étaient les premiers en rang, égaux par le sang, plus que vassaux par les habitudes de toute la vie.

Ainsi régnait la figure du maître, assombrie et silencieuse, jusques dans la pensée des gens de sa maison ; tandis qu'au-dehors l'esprit narquois et envieux du campagnard se vengeait souvent d'un assujettissement passif plutôt que volontaire par une ironie sourde et par des mauvais vouloirs injustes, non avoués et surtout non produits en public.

Pierre Ménard aurait donc trouvé autour de lui, dans le cercle étendu de ses connaissances, voisins et parents, de l'argent, des services, des bras, de la considération, des complaisances, des flatteries même et de l'aide pour tout bien ou tout mal, mais du cœur point. Le cœur est partout chose rare ; mais le vieillard y semblait peu songer. Il assurait même sa sécurité sur tout le reste en pressant infiniment peu le ressort délicat qui enfermait sa prépondérance. Il ménageait, par instinct d'altière puissance, ce qui, mis à l'épreuve souvent, se serait peut-être usé mais se fortifiait pour l'occasion à l'ombre du préjugé. La peur, l'intérêt, la considération due malgré toutes les résistances à une noble et haute nature, grandissaient insensiblement, comme les racines puis-

santes d'un chêne autour duquel la charrue ne va pas sans cesse ébranler le terrain.

Sa volonté, peu prodiguée et peu exprimée, n'en était que mieux comprise et plus respectée par ceux qui lui tenaient de près. En eux la crainte et la condescendance plus strictes encore qu'ailleurs, prenaient une apparence moins servile en se teignant un peu d'affection ; amour du sang, il est vrai, empreint de terreur, de froids dehors et d'habitude, mais amour enfin. Les serviteurs s'y accoutumaient à chercher leur règle dans un désir écrit sur un visage aux lignes durcies, dont une expression souveraine ne laissait pas fléchir le gris, le rude acier, mais qui pourtant possédait une éloquence irrésistible et changeante, cachant ses secrets et ses transformations dans la couleur de l'œil et dans les coins de la bouche.

Même pour les nécessités du travail Pierre disait peu ; même dans les sujets les plus intimes jamais il ne disait en vain. Un seul pouvoir, un seul mot : Le père l'a dit ! soumettait à la douce Marie les révoltes de son frère aîné et les caprices du cadet. Marie était le ministre bien-aimé de ce despotisme composé d'amour caché et de force

immuable associés dans une intelligence qui, pour être vaste, n'eût demandé que de l'espace où se déployer.

Mais quand la place manque à ces cerveaux trop riches, à ces organisations de lave ardente qui se refroidissent en granit, il en résulte des contours tronqués, des angles fixes, des anomalies bizarres, des murs là où devrait s'étendre l'horizon pur et net comme une glace, de douloureuses aspérités sur lesquelles se déchire le vrai, des souffrances enfin et un manque de proportion et d'ensemble harmonique.

Dans ces têtes fermes et ardentes s'entrechoquent souvent à l'imprévu deux objets sans rapport, amenant par leur rencontre un effet encore plus étrange. La foule crie alors à l'inconséquence, à la folie, au bouleversement, au pêle-mêle ; et de son point de vue elle n'a pas tort. Mais envisagés en eux-mêmes ces êtres bizarres dont l'idée est si fixe sont les plus entièrement conséquents. La plus inflexible logique est celle qui s'appuie sur l'organisation, et non sur une habitude acquise de l'intelligence. Si nous sommes moins frappés de la première, si même nous la

prenons pour un désordre, c'est que nous la jugeons uniquement par les faits qu'elle amène et qu'elle nous présente, faits toujours singuliers comme la passion, et plus extraordinaires encore dans notre monde où l'intérêt momentané fait sans cesse dévier le principe permanent. Cette rigueur d'action qui descend de l'âme jusques dans toute une vie s'embarrasse d'ailleurs de moins de choses que la raison ou le raisonnement. Il en résulte une répugnance instinctive à sortir de soi-même pour concevoir la pensée d'autrui, une certaine difficulté à se transporter ailleurs pour mieux juger. On voit, on n'écoute pas ; on sait, on ne lit pas ; on devine, on n'apprend pas. Le moi dans ces natures-là parle plus haut que dans les autres sans être pire, ni plus tenace, ni moins capable de dévouement dans ses propres limites ; c'est une merveille comme il va loin et haut, c'en est une plus grande et que Dieu seul peut faire, quand il va droit.

Il est plus d'un Pierre-le-Grand en bonnet de coton qui n'ayant pas à dépenser l'âpre violence de ses facultés dans la réforme d'un empire les jettera dans l'autre extrême de l'esprit de conser-

vation, et s'inquiétera aussi peu que le célèbre despote de ce qui se trouve entre lui et son but. L'homme est partout dans l'incomplet et un peu dans le faux ; empereur ou laboureur, son œuvre est toujours inconséquente, emprisonnée, s'il ne travaille dans l'infini de Dieu.

L'orbite de ces astres dévorants entraîne avec lui ses planètes diverses. Là se meuvent, autour du centre, des mondes éclairés par un reflet et gouvernés par lui. Il est ainsi des natures secondes qui servent comme de geste, de parole, de révélation à leur type suprême ; dévouées à ce qu'elles ont choisi ou reçu pour représentant sur la terre de la mystérieuse volonté du Destin ; image voilée mais ressemblance inflexible ; ombre qui se perd avec son soleil ou monte après lui dans les cieux. De tels hommes jettent leur vie en gage pour l'accomplissement d'une haute pensée qui ne portera pas leur nom ; ou bien ils se consacrent à étendre d'une taupinière le champ patrimonial. Leur égoïsme est comme dédoublé, il a pris un second corps, épousé une autre existence ; car qui oserait dire que pour s'être à demi déplacé il soit détruit ? La vie privée mieux que l'histoire

connaît ces âmes d'une passion désintéressée qui fait leur force et souvent leur beauté. Un peu vaporeuses mais fixes, elles sont probablement moins rares qu'imperceptibles ou insaisissables : on remarque leur place, on les y distingue mal ; leur part d'utilité même ne saurait être ni bien ni trop appréciée. Sans son frère, Frédéric II aurait peut-être perdu son royaume après l'avoir agrandi : la conquête d'un champ, dans son genre, n'est pas moins difficile que celle d'une province ; et, pour garder la Silésie, aux souverains rustiques il faut aussi des princes Henris. Bien des révolutions de chaumière eurent dans leurs ténèbres des Robespierres cadets, fraternellement et presque tendrement dévoués à une œuvre terrible exécutée sans bruit. Ces organisations, fort singulières, quoiqu'elles aient l'aspect de copies, n'offrent d'ailleurs entr'elles que ce seul point de ressemblance ; car leur figure suit son modèle : elle repousse ou attire, mais toujours d'un air adouci. Parmi ces séides inconnus on pouvait ranger l'aîné des fils Ménard.

Il est encore à côté de ces êtres qui ont pris leur idée au sérieux, des cœurs inconsidérés et

fuyants, que l'impulsion du moment domine, et qui entrelacent une destinée tendre, mal soumise, aux implacables anneaux de l'autre chaîne. Celle-ci les broie en passant, fil de soie égaré dans un engrenage d'airain. Les don Carlos, ou les Alexis, ou les Marie Stuarts, reprennent sous d'autres noms et d'autres apparences la lutte fatale de leur vie d'amour et de fantaisie. Ainsi apparaissait Joseph Ménard parmi ces jeunes, ces légères et rêveuses natures que leur entraînement jette trop sous les pieds des forts.

Il est enfin partout, comme le coton autour de l'or, de vrais dévouements de femme, fervents, patients, judicieux, qui se multiplient entre les pointes acérées, les formes aiguës, les chocs mordants, comme autour des endroits blessés ; souple et délicate souffrance qui se console à consoler. Telle était Marie sous le toit des Ménard.

Le père avait dit : et brisant éplorée un lieu chéri elle s'était résignée à la douleur et à la colère de son fiancé secret. Catholique, il fut réprouvé par celui qui voulait pour tous la religion qu'il avait lui-même, et précisément ce qu'il lui en fallait. Batelier et établi dans un autre village, il pré-

sentait ainsi des images odieuses à celui qui n'aimait que les champs et son toit. Tapageur et sans famille connue, il portait des taches ineffaçables devant celui qui comprenait la force sans le bruit, et tenait avant tout à la considération locale, d'autant plus insistante qu'elle n'est pas la réputation, laquelle, perdue ici, se retrouve là. Ces considérations décisives qui avaient attiré la foudre paternelle sur l'avenir consumé de Marie n'étaient pour la jeune fille que bien secondaires ; mais elle acceptait son malheur de la main qui le lui faisait.

Le père avait dit : et son premier-né, Michel, renonçant à des assemblées religieuses dont le caractère à part et presque clandestin, plaisait à sa nature sauvage, muette et cachée, avait abdiqué sa liberté de conscience, après toutes les autres, pour s'en remettre à la foi paternelle et au culte des aïeux. Le fanatisme de l'obéissance s'élevant à la place de tout, au centre de l'âme, y tenait lieu de cette franche volonté, soumise à qui elle doit parce qu'elle le doit. La pente la plus légitime, exagérée et transformée en chemin unique, suprême, amène nécessairement à des profondeurs

ténébreuses où l'on se précipite d'un effort d'autant plus aveugle qu'on a eu davantage à braver pour cela.

Le père avait dit encore : et Joseph tourné d'instinct vers les études plus que vers les labeurs du corps, Joseph frêle et blond comme une jeune fille, tenait le manche de la charrue et tâchait d'oublier ses belles journées d'adolescence et leurs rêves de savoir et de liberté. Mais ce qu'il n'avait pu chasser de sa pensée c'était Thérèse, la jolie sœur d'André, le batelier de Portalban.

Est-ce par une ignorance réelle ou calculée que la puissance domestique qui impose sa discipline, ouvre d'assez larges soupapes de sûreté à la fougue printanière ? Sent-elle qu'on ne peut tout voir, tout ordonner et tout contraindre sans danger et qu'il suffit que le coursier soit docile lorsqu'on lui serrera le frein ? Qu'importe en effet une liberté exercée à l'insu de sa règle ! ce n'est pas une liberté conquise ; elle n'en a pas les droits. Joseph avait ainsi volé souvent, sans mauvaise intention toutefois, bien des plaisirs légers, des rencontres furtives, des aventures frivoles. Maintenant il se trouvait avoir mis le pied sur deux

routes qui se séparaient brusquement, au point juste où il était, pour escalader les deux cimes d'un précipice. Plus de conciliation possible. Plus de ces complaisants détours qui vous ramènent, au soleil, sur le sentier opposé à celui qu'on suit dans l'ombre. Il fallait, ou désobéir formellement et trouver moyen d'arriver sans obstacle chez Thérèse, ou s'exposer à perdre celle-ci, déjà irritée, et qui l'avait fait avertir d'une absence de son frère ; intervalle précieux, dont les dernières heures allaient sonner.

En vain durant la journée le pauvre jeune homme, obsédé d'une unique pensée, en se disant qu'il n'irait pas, avait-il disposé toutes choses pour son évasion : le combat intérieur n'en était que mieux engagé. Un gros char à foin, rangé contre la muraille, dressait sous la fenêtre son échelle ingénieusement assurée. Le chien Fido, enfermé dans la grange, ne devait pas trahir son maître par des aboiements indiscrets. Les habits du dimanche, disposés déjà sur la chaise de bois la moins criarde, attendaient, le plus loin possible de la cloison légère derrière laquelle reposait le père. Tout était prêt, excepté le courage de Jo-

seph. Rien n'était irréparable, excepté les traces laissées sur l'âme par une suite de tacites contraventions.

Dévoré d'angoisse, harcelé de fièvre, fatigué de transes, Joseph se leva enfin par un mouvement désespéré, et sans y mettre les précautions qu'il avait si long-temps ménagées. Il s'habilla précipitamment, retint sa respiration pour épier celle de son père qui passait un peu rauque au travers de la paroi et, rassuré, mais avec le sentiment du malfaiteur qui n'ayant plus la crainte d'être vu retourne à son premier tourment, il se glissa de la fenêtre le long des appuis préparés. En touchant le sol il se mit à fuir, sans oser quitter de l'œil l'étroite embrasure où la fascination de la terreur lui faisait voir à chaque instant des têtes connues et menaçantes ; mais au moment où il allait dépasser l'angle des bâtiments, un cri brusque et éclatant le fixa palpitant devant la porte basse que, la veille, il avait close sur son chien. Fido continuait à hurler, dans son impatiente et fatale fidélité. Lui ouvrir était, semblait-il, le parti le plus prudent. Joseph n'avait pas les moyens de balancer à le prendre. Il s'enfuit donc, plus vite

encore, suivi de l'ami malencontreux que sa mauvaise fortune lui envoyait.

Cet incident, fort simple, le troubla plus que tout le reste. Ce gardien de la maison le suivait comme un anneau emporté en passant de la chaîne domestique, comme un témoin, comme un obstacle. Il était là, débris muet et vivant de cet ordre de chose bravé mais non oublié, qui rattachait tous ses liens à la prunelle d'un seul et si fortement que les yeux de Fido, reluisant d'un feu d'éclair rouge, semblaient à Joseph un reflet de ceux de son père irrité.

Mais Thérèse, Thérèse ! deux lieues l'en séparaient encore, et il n'était heureux qu'auprès d'elle ! et depuis si long-temps il ne l'avait vue ! et il avait tant besoin de se rafraîchir dans les rêves infinis qui emportaient tout son être hors de la dure atteinte des choses et des réalités !

Sa course dévorait l'espace. Ce n'était pas un voyage ; ce n'était pas même une fuite, c'était un vol : un vol des pieds et de l'âme à travers les distances. Les haies scintillaient en passant comme si des regards de spectres les eussent illuminées ; les arbres agitaient de longs bras et de hautes

têtes ; le chemin résonnait, pareil à la voûte d'un souterrain qui se pouvait effondrer à chaque pas ; de grandes ombres s'y étendaient, en filets, d'un bord à l'autre ; la lune riait là-dessus immobile et ironique ; les étoiles tombaient ou dansaient ; et la clarté singulièrement fixe du ciel paraissait une grimace de la lumière.

Au milieu de ces supplices du corps et de l'esprit, il tomba plutôt qu'il n'arriva dans la maison de Thérèse. Elle était seule, veillant et filant, d'un air assez mélancolique, sous le faible rayon d'une lampe négligée. À l'aspect du jeune homme sa figure reprit un coloris de malice et de coquetterie dont il n'existait auparavant nul vestige sur ses traits, doux et réguliers. Il avait soif de repos, de pitié, de tendresse ; il trouva toutes les nuances du charme et de l'amour, excepté cela. Les grandes crises du cœur trouvent rarement les autres intelligents ou sensibles, les détails qui provoquent ou amènent ces ouragans restant voilés, insignifiants, hors du domaine intérieur où se font leurs ravages.

Thérèse, enfant gâté de l'indépendance, orpheline et à peine soumise à un frère qu'elle re-

gardait en égale, comprenait peu la famille Ménard. Les longues absences, les hésitations, les silences de Joseph, étaient pour elle encore plus de la tiédeur que de la contrainte et du respect filial. Elle se trouvait donc peu disposée à entrer jusqu'au fond dans la situation morale de son amant ; pendant long-temps l'entretien n'en effleura que les fines surfaces et les plus lointains alentours, échange bizarre de mots détournés de leur vrai sens, d'allusions légères, de remarques piquantes, tombant comme le grésil d'été sur les vitrages et rebondissant comme lui sans pénétrer, ni s'arrêter.

Enfin Joseph, à la fois malheureux et impatienté, s'écria impétueusement : – Oh Thérèse ! tais-toi, je t'en prie. Ces badinages sont cruels aujourd'hui. Est-ce donc pour les entendre que je me suis exposé à tout ? est-ce ainsi que tu réponds à mon besoin de te voir ? sais-tu si nous nous reverrons ? À cet accent profond la jeune fille se sentit dominée : elle se tut et changea de visage.

– Thérèse, reprit-il, c'est une terrible chose d'être ainsi tourmenté par ce qu'on a de plus doux. Mon Dieu ! comment cela finirait-il ?

– Tu t’effraies trop, Joseph ; répondit-elle timidement, qu’y a-t-il donc ? si tu m’aimes ! Quand j’en suis sûre comme dans ce moment, je me sens le cœur tout léger.

– Donne-moi donc de ta joie ! ou plutôt laisse-moi tout oublier en te regardant : jamais cela ne m’aura fait autant de bien. J’ai besoin que ton amour efface tout le reste.

– Faut-il bien de la peine ? demanda la jeune fille avec un charmant embarras, déguisé de malice.

– Tu sais assez que non, et que cela fait mon sort.

Alors l’entretien, se poursuivant, prit en effet ce caractère vague et concentré qui autour des paroles jette un voile si fort pour isoler ceux qui s’aiment. Toujours la même partout, leur véritable langue, bien moins impuissante que les autres, se fait comprendre pour ainsi dire au travers plutôt qu’au moyen de l’expression, sans s’inquiéter des différences de formes, ou grossières, ou raffinées, ou transparentes. Elle parle de l’âme à l’âme et se joue dans un oubli du temps et des choses où l’on sent une arrière-image de l’éternité ; comme dans

le sentiment lui-même, s'il est pur, on retrouve le développement égaré d'un instinct primitif et principal de notre nature. L'homme doit retourner à l'éternité par l'amour : aussi l'amour, même humain, est-il comme une étincelle laissée sous la cendre du foyer par le maître absent pour l'allumer au retour ; s'il vient un enfant qui la découvre ou un vent qui la souffle, l'incendie envahissant dira la force cachée de l'élément supérieur, si paisiblement réfugié dans un petit charbon.

Ils allaient ainsi, les pauvres enfants, oubliant et se souvenant à la fois : se souvenant de tant d'heures déjà remplies à ce vase débordant de leur mutuelle affection. Thérèse se faisait redire ces charmantes niaiseries qui plaisent tant aux femmes ; et Joseph soumis les accompagnait de mots passionnés d'autant plus timides qu'ils arrivaient plus impétueux.

– Te rappelles-tu, dit-elle tout-à-coup pour y faire diversion, d'un certain soir où tu m'avais persuadée d'aller avec toi, au retour de la veillée et par le clair de lune, voir la fenêtre de ta chambre et le banc de ton jardin ? Quelle peur ! heureuse-

ment le chèvre-feuille était assez touffu pour nous cacher de ton père quand il traversa l'allée, en revenant si tard des champs. Je frémis encore quand j'y pense ! Et comme nous nous sommes sauvés, aussi vite que des oiseaux ! Et quelle imprudence ! Je n'ai pourtant jamais approché autrement ni de ton père, ni de ta maison.

– C'est vrai, et ce sera toujours vrai ; ne t'abuse pas ! s'écria brusquement Joseph comme éveillé en sursaut par une douleur cachée. Nous n'avons, ma chère, que le passé et notre amour ! N'attends point d'autre bonheur. Je ne saurais t'en promettre aucun, que celui de savoir ce que tu es pour moi. Crois que tu le seras toujours, malgré le monde entier. Tu seras tout, excepté ma femme, excepté ma joie en toutes choses comme tu l'es au fond. Ma vie restera veuve, non pas mon cœur. Oh quand j'y pense je deviendrais fou ! et qu'il n'y faille pas penser !... moi qui voudrais être dans les objets qui te touchent, me faire gazon sous tes pas, œillet de ton jardin, rayon à ton œil, parfum en tous lieux où tu respires. Seulement en me figurant que tu es là je me sens inonder l'esprit de toutes sortes de chansons en dedans

qui ne trouvent leur voix qu'en ta présence. Et il faut être tourmenté par tout cela ! il faut que ce bonheur du ciel devienne un aiguillon d'inférieure torture ! Oh Thérèse ! dis-moi que tu me plains, que tu me comprends, que tu m'aimes.

– Pauvre ami ! répondit-elle ; et sa main tomba avec une larme sur celle de Joseph.

– Oui, reprit celui-ci, je voudrais avoir le courage de t'amener chez nous, pour fléchir mon père ; mais il nous maudirait tous deux. Marie elle-même, sa fille bien-aimée, ne l'a pas fléchi. C'est inutile ! il n'y a point d'espoir.

– Mais pourquoi donc, après tout ? ton père me juge donc bien mal ?

– Non. Il ne te connaît pas, malheureusement ; mais il n'aime point ton frère, et l'estime encore moins. Jamais il ne l'acceptera pour gendre. Et comme André insiste, et que Marie pleure souvent, il veut couper au vif dans cette affaire, sans savoir au juste combien cela me va avant dans le cœur. Il m'a défendu toute communication avec vous. Fusses-tu à ses yeux, ainsi que tu l'es aux miens, la plus charmante et la meilleure, il ne souffrira point que son fils te prenne

pour femme ; je vois cela en lui aussi clairement qu'à cet instant même je lis dans ton regard, tout éclairé d'amour. Pardonne-moi, Thérèse, si j'en ai douté ; et ne m'accuse pas de notre malheur.

Elle répondit en se détournant : – Je ne sais pas non plus si M. le curé permettrait mieux que ton père mon mariage avec un protestant. Ainsi n'y songeons plus.

– Comme tu dis cela ! Que t'ai-je fait pourtant ?

– Rien ; dit-elle d'un accent sec et métallique.

– Si tu prononces encore un mot de ce ton, tu refermeras sur moi cette fenêtre que j'ouvre, et tu tâcheras d'oublier que je suis là sous la vague qui vient sans cesse battre les murs de ta maison.

Et comme Thérèse effrayée s'élançait auprès de lui, les regards perdus sur les flots brillants qui lui semblaient alors cacher des menaces et des abîmes, elle y vit se mouvoir lentement quelque chose d'obscur, qui apparaissait au loin, pareil à un oiseau gigantesque. Il brisait la surface du lac de ses ailes tour à tour colorées des reflets d'une cascade qu'elles enlevaient de l'eau. Le murmure

cadencé des rames retentit alors distinctement dans le silence, aussi régulier et aussi paisible que celui de l'horloge mesurant au condamné les secondes qui lui restent avant de mourir.

– Voilà mon frère ! s'écria la jeune fille. Il revient trop tôt. Troublée et repentante, elle se pencha vers Joseph qui soupirait amèrement, et de la voix la plus douce murmura sur son épaule : déjà !.. tu n'auras pas même le temps de me pardonner.

– Déjà !... répéta-t-il douloureusement ; un si court bonheur, non trop acheté, mais pourtant, hélas ! si court.

– Et quel bonheur encore ! reprit-elle, que celui que je t'ai fait ? Je ne sais ce qui me poussait, un démon ! car je t'aime.

– N'y songe plus. N'en parle pas. Restons ainsi un moment encore.

– C'est impossible ! vois-le s'approcher. Vous ne devez pas vous trouver ensemble. S'il savait que tu m'as vue ici, seule, à cette heure, il exigerait de toi tout ce que nous ne devons pas vouloir. Je ne désire pas être à toi à ce prix.

– Adieu donc, puisque tu le veux ; mais pourquoi le veux-tu si vite, dis ?

– Pars ! pars sur-le-champ ! tu me fais peur d’oublier ainsi la nécessité. Va, mon ami ! tu t’exposes ; ou plutôt tu nous exposes.

– Eh bien ! adieu. Je m’en vais.

Disant cela, il tenait plus fortement la main qu’il avait reprise, il s’asseyait auprès de la lampe, sur laquelle Thérèse souffla promptement.

– Au nom du ciel ne tarde plus, s’écria-t-elle. Il faut qu’il me croie couchée ; je ne supporterais pas sa présence ce soir. Il faut aussi que tu puisses dépasser, sans le rencontrer, l’avenue qui tourne le jardin.

Elle l’entraînait presque de ses mains unies sur la sienne. Il céda, mit dans une dernière étreinte les angoisses de son amour, et sortit d’un pas précipité.

Fido le suivait en silence ; et Thérèse l’accompagnait du regard avec anxiété sur le sable criard de la rive, où le bruit de ses pas luttait avec le battement plus sonore des rames qui s’avançaient. Pour reprendre le chemin de Sala-

vaux il fallait, en quittant la maison, suivre la grève jusqu'au-delà d'un port où André venait attacher son bateau : celui-ci paraissait y diriger sa course, mais dès que Joseph eut dépassé la petite anse, l'esquif léger en détourna aussi sa proue, et il devint évident que le débarquement se ferait au point le plus rapproché de l'angle des deux chemins. La jeune fille haletante vit Joseph conserver un pas modéré tant qu'il put garder l'espérance de n'être pas un objet d'attention pour le batelier, puis précipiter sa marche et enfin disparaître en courant. André ne tarda pas à se montrer sur ses pas, courant aussi entre les grandes haies, qui bientôt les cachèrent tous deux sous leur ombre et dans leurs contours.

Cet espace déjà si fiévreusement parcouru une heure auparavant, il fallait donc y recommencer de nouveau la fuite ardente d'un orage qui ne se laisse atteindre qu'en expirant. Cependant la force commençait à trembler dans les genoux du voyageur, brisé par les émotions et se sauvant encore par elles dans cette lutte imprévue. Plusieurs fois il tenta de dépayser son persécuteur acharné en se jetant dans ces sentiers détournés qui ser-

pentent le long des champs ; toujours à la même distance, toujours derrière lui, il entendait le bruit précipité de la poursuite ; et il se rejetait avec désespoir dans la route mieux battue, qui du moins le menait droit au but.

Mais ce but, l'atteindre n'est-ce pas tout perdre ? André ne saura-t-il pas ainsi ce qu'il veut savoir ? ne viendra-t-il pas, dès le lendemain, dès la nuit même, tout dévoiler au vieillard et tout réclamer de lui, comme un droit, jusqu'à la main de sa fille ? L'image violente de cette scène, de cet outrage, de ce malheur attiré par lui sur le toit paternel fit bondir Joseph d'un élan désespéré et semblable à celui du cerf qui reçoit une balle. L'égarément de la pensée et du jugement se mêla dès lors à la fatigue croissante, et bientôt il ne fut plus au pouvoir du malheureux de réagir suffisamment sur toutes ces menaces de l'être physique surexcité. Une palpitation suffocante, une agonie de l'âme, un délire de l'esprit succédaient à des instants de torpeur angoissée, confuse, sans lumière, sans secours. Et il courait toujours, comme court encore un vaisseau dont le vent a quitté les voiles ; mais il sentait, comme lui sans

pouvoir et sans haleine, que l'impulsion allait manquer et la vie expirer dans ses membres roidis.

À ce moment suprême et dans ce chaos de craintes et d'impressions, un cheval broutant les hautes herbes se trouva en travers du sentier. En un clin d'œil, après un obstacle, Joseph y vit un salut. Il se précipita sur la croupe carrée de l'animal effrayé, qu'il mit au galop, aidé par les aboiements de Fido surpris. Une demi-lieue à peine le séparait encore de son village. Pour donner le change à son infatigable ennemi, il imagina de rompre brusquement la direction jusqu'alors suivie et de remonter vers les crêtes du Vully. Cela se faisait au travers des terres labourées, où le pauvre coursier enfonçait, bronchait, reculait, et donnait ainsi au piéton léger une sorte d'avantage ; celui-ci en profitait, perdant peu de terrain et le regagnant parfois tout-à-fait ; en sorte qu'aucun terme, aucune issue n'apparaissait au fuyard pour cette course insensée. Il était tenté de se jeter à bas, la tête contre une pierre, pour en finir. Fido, haletant, trottait la queue basse, sans rien regarder et sans plus crier. Le cheval lui-

même, lourde bête de campagne, peu exercée à soutenir une allure vive, semblait renoncer à se mesurer avec l'ombre infatigable qui les suivait.

Pendant ce morne intervalle la lune s'était couchée, derrière le Jura neuchâtelois, et le lac de Morat blanchissait déjà sous les premières teintes de l'aurore. Cette incertaine lueur, plus vacillante et crépusculaire que celles de la nuit, laissait régner l'ombre profonde dans les creux boisés et sur les petites ondulations du terrain. Alors le cheval épuisé franchit une profonde ornière, et vint tomber à genoux sur un pavé, dont le retentissement apprit à Joseph qu'il était dans une route praticable. Il donna aussitôt de ses souliers ferrés dans les flancs de l'animal qui se releva avec effort, et repartit comme un trait ; laissant cette fois bien loin derrière lui la noire figure d'homme plus sombre que la nuit, dont le fantôme effrayant parut aux yeux fascinés de Joseph flotter encore long-temps, après eux, sur les nuages.

Après un espace qu'il n'était pas en la puissance du fugitif de mesurer, mais qui lui parut fort long, emporté qu'il était sans aucun moyen d'arrêter ou de guider son cheval, celui-ci s'abattit

tout-à-coup si rudement, qu'il pensa écraser Fido et tuer son maître. Joseph se dégagea promptement et s'efforça de relever la bête gisante, qui ne répondait pas à ses tentatives mais lui mouillait les mains d'une écume chaude et sanglante. Épouvanté de cette senteur sinistre, l'infortuné jeune homme se dit qu'il n'avait échappé à un malheur que pour tomber dans un autre. Son cœur compatissant se souleva de douleur et de remords en écoutant la respiration sifflante de sa victime. Il se maudit lui-même, et se courba en pleurant sur le cou fléchi du cheval.

D'autres idées, non moins pénibles, l'y assaillirent bientôt. Ce cheval n'était pas à lui. Il n'avait pas le droit d'en disposer ; et dans ses honnêtes idées de campagnard son action devenait à peu près un crime. La loi sans doute en jugerait ainsi. Il fallait empêcher, à tout prix, que le mal irréparable et involontaire fût connu, puisque nul ne devait en savoir et en apprécier les causes. Que dire, en effet ? qu'avouer ?... Éviter le soupçon qui demanderait compte, voilà le seul parti dont les suites n'allassent pas à faire dresser les cheveux sur la tête du coupable. Lui ! le fils du vieux

Pierre, si rigide, si fier, si jaloux d'honneur, accusé d'avoir volé et estropié un cheval ! Non. Cette idée était un vertige impossible, et qu'il fallait rendre tel. Si le cheval disparaît, on croira plus aisément qu'un étranger l'a dérobé, qu'un passant l'a emmené. Il faut que le cheval disparaisse. D'ailleurs sa souffrance aigrit l'inquiétude de Joseph. Plus il est tourmenté, moins il supporte ce tourment qu'il voit et dont un secret besoin l'excite à se débarrasser. Impitoyable par pitié, il force donc l'animal misérable à se relever et à se traîner jusqu'au bord peu éloigné du lac. Arrivé là, il quitte ses vêtements, et avec un sang froid singulier chez cet être doux et timide, il place son couteau ouvert entre ses dents, se met dans l'eau et attire à lui le cheval par une violente saccade qui les entraîne tous deux assez loin et assez profond. Choisisant alors bien l'endroit mortel, aux premiers jets de l'aurore, il plonge sa lame toute entière et l'abandonne avec le corps expirant dans les flots rougis qu'il se hâte de quitter, non pourtant sans s'être assuré que nulle trace de son meurtre ne paraissait sous le ciel serein et dans l'onde pure.

Quand il rentra, suivi du chien triste et muet, dans le labyrinthe des petits bâtiments rustiques qui flanquaient la maison de son père, le courage et les forces l'avaient abandonné. Sans s'inquiéter de Fido qui, par une espèce de sympathie, semblait plus désireux de quitter son maître que de le suivre, il escalada péniblement l'échelle encore debout et la fenêtre encore ouverte.

Tout dormait. Lorsque Joseph s'en fut assuré, la convulsion de ses nerfs s'apaisa un peu. L'âme troublée et attirée violemment au-dehors par les accidents de la vie extérieure qui l'avaient tenue en sentinelle sur les points menacés, l'âme, comme un soldat qui revient du combat, laissait tomber ses armes et ne songeait plus qu'à sa blessure. Le sang y coulait en effet de toutes parts. Les heures qui avaient fui sans troubler seulement un rêve sous le toit des Ménard, pesaient sur la conscience de l'un d'entr'eux en cauchemar épouvantable auquel à peine il pouvait croire dans sa tranquille chambrette. Vainement il essaya de le secouer ou de le dominer ; il ne pouvait pas même le regarder en face. La nature physique et matérielle n'obéissait plus. Toutes les notions du réel,

de l'exact et du possible, pour avoir été trop vivement pressées se confondaient dans une clarté vague et grise ne luisant que sur le dedans, où l'âme captive ne pouvait plus rien embrasser qu'elle-même et se sentait serrer dans une prison de fer. Le repentir et la souffrance y jetaient seuls de sombres élancements, éclairs funèbres de cet obscur orage. Et parfois il y passait comme une voix aiguë, désespérante, un de ces cris de démon qui raille ; il répétait au malheureux : Gloire aux fruits de tes jeunes rêves ! gloire aux vaillances de ton amour !

Ce ricanement de sa pensée, involontairement complice des murmures sourds du remord, finit par éclater par-dessus tout le reste, comme une note passionnée s'empare d'une mélodie et la couvre toute entière de son accent indompté. Le choc en devenait insupportable et le pauvre jeune homme n'était plus en état d'y résister longtemps, la raison ou la vie subissant un ébranlement trop intime, quand tout-à-coup il entendit en lui-même, au lieu de ce tocsin épouvantable, une parole qui disait : Prie ! Ce fut comme l'illumination subite d'un cachot.

Joseph n'avait guère qu'une piété d'habitude, une religion d'enfant, simple et mal raisonnée, trop absente à l'heure de la tentation, mais pourtant confiante et sincère ; un de ces germes enfin, éclos de la semence divine, un peu sur les confins des endroits pierreux où les oiseaux se jouent, mais entouré d'assez de bonne terre pour que les larmes, cette pluie du ciel, puissent un jour le féconder. Lorsque le souvenir de Dieu, toujours trop lointain dans ce cœur et durant la nuit entière complètement perdu, perça vainqueur dans l'ombre épaisse, il rendit toutes choses nouvelles, espoir et douleur. Une source plus profonde s'ouvrait à la repentance, en même temps qu'une ineffable consolation planait au-dessus. Qui n'a vu ainsi s'élargir tout-à-coup un horizon où l'âme étouffait ? Bienheureuse celle qui ne le referme pas !

Plié sous l'impression confuse de cet air d'en-haut, Joseph tombe à genoux et regardant le ciel déjà blanchi des promesses d'un beau jour, il chercha ardemment celles qui blanchissent aussi l'aurore de l'âme. Sa prière ne fut qu'un sentiment brûlant de besoin et de recours. Le plus souvent

inarticulée, faite de soupirs et de sanglots, elle monta comme un élan du néant humain vers la vie éternelle, du chaos pécheur à l'ordre divin, paisible et tout-puissant. Ce fut enfin une de ces clameurs de misère et de détresse qui s'ouvrent un facile accès devant le trône de grâce, recueillies qu'elles sont par Celui qui se souvient des tortures de Gethsémané.

L'apaisement des feuilles délaissées du vent n'est pas si prompt que celui qui descendit alors dans tout l'être du jeune homme. Relevé, calmé, soutenu, quoique bien triste encore, il s'étendit doucement à côté de son frère, et ne tarda pas à tomber dans un sommeil pesant et nécessaire.

Quelques heures après Marie, entr'ouvrant la porte et l'appelant pour le déjeuner, le réveilla et s'enfuit. La vie lui rentra au cœur comme un acier tranchant, avant même que la mémoire avertie lui eut dit pourquoi. Cet affreux retour du malheur est, la première fois, plus difficile à supporter que tout le reste. Le flot amer envahit d'un seul bond sa proie et l'on se sent tout-à-coup au fond du réel et du fatal. Sans lutter autrement avec cet ennemi terrible, qu'il savait maître de son existence, il

l'enchaîna quelque peu par une seconde prière, troublée et découragée quoique fervente, et il se prépara ainsi à paraître et à soutenir l'aspect de son père.

## II.

Le vieux Ménard paraissait moins inaccessible que d'ordinaire aux simples échanges qui composent la vie de famille. Il dit à Marie qu'assurément elle avait le projet de se faire acheter par lui quelque jolie robe à la prochaine foire d'Avenches, puisqu'elle soignait tant son beurre et son pain de ménage. Il remarqua la pâleur de Joseph et la préoccupation de Michel. Il eut enfin un de ces rares accès de mansuétude qui tombent si brusquement et tournent si court dans les caractères altiers. Avant la fin du repas déjà, l'espèce de secrète résistance que son effusion rencontrait dans le silence de Marie et plus encore dans la taciturne distraction de ses fils, l'avait tournée à l'ironie. Le propre d'une disposition dominante

dans le caractère est de se varier sous toutes les formes et d'en déterminer l'essence intime pour ramener tout à soi au travers des diversités infinies de l'humeur et des circonstances. Ainsi le vieillard, ne pouvant imposer sa condescendance à des esprits qui semblaient y peu sympathiser, se sentit atteint comme par une désobéissance et se blessa lui-même de sa gaîté.

Heureux en se séparant de briser cette contrainte tacite, chacun des Ménard s'en alla de son côté se préparer pour le temple où l'habitude, autant que le goût, les conduisaient régulièrement. Marie seule, depuis sa douleur, y trouvait l'heure de repos et de contemplation résignée qui supportait le poids de toutes les autres, et lui montrait un but, un avenir, un rayon pour son sort, humainement anéanti. Ce dimanche-là, comme avertie d'une peine cachée, elle remonta, son livre de psaumes à la main, auprès de son jeune frère, pour le chercher et faire le trajet avec lui. Il répondit qu'il ne se sentait pas disposé à sortir.

– Mais tu chagrineras le père, reprit Marie.

À cet argument sans réplique Joseph se dressa péniblement de sa couche où il s'était jeté.

– Viens, ajouta-t-elle, je te donnerai cette belle branche de marjolaine et mon œillet que je n’aurais coupé pour rien au monde excepté pour emporter à l’église un joli bouquet bien parfumé. Et elle faisait onduler mollement sous les chauds regards du soleil la belle tête de sa fleur panachée.

Un homme arrêté devant la maison fixait sur la jeune fille un œil assez indiscretement curieux. Marie s’en aperçut, et se retirait, lorsqu’il l’appela expressément, la priant de lui indiquer où demeurait Joseph Ménard.

– C’est ici, répondit-elle, que lui voulez-vous ?

– Je vais monter pour le lui dire ; et l’inconnu tournait l’angle de la porte avant que Joseph eût pu parvenir à l’apercevoir, quoiqu’il se fût sur-le-champ élançé à la fenêtre.

– Marie ! s’écria-t-il, ce n’est pas André ?

– Pourquoi lui ? demanda à son tour la sœur, avec émotion.

Mais il se précipitait déjà sur l’escalier, et elle ne l’atteignit que dans la chambre basse où l’étranger venait d’entrer, arrêté par la voix de Pierre.

– Asseyez-vous, dit celui-ci, en montrant du geste le long banc qui s’étendait en façon de rempart devant la table brune où mangeait la famille.

– Bien obligé, fit l’autre, en s’établissant posément ; j’ai tant couru ce matin que je suis fatigué. Car, pour que vous le sachiez, je suis Claude Bosson, de Portalban, et j’ai perdu mon cheval cette nuit.

– Comment donc ? interrompit Ménard avec intérêt.

– Il était dans les communaux du village ; et comme la femme voulait aller aujourd’hui à Fribourg pour la grand messe, je me suis mis à la pointe du jour en devoir de le chercher. Point de cheval ! Je faisais pour la quatrième fois le tour des prés et des pâturages, après avoir regardé bien loin dans les chemins qui y conduisent, quand j’ai rencontré un homme de chez nous, André le batelier, que vous connaissez à ce qu’il paraît, car il m’a dit que je n’avais qu’à venir ici, et que Joseph Ménard me donnerait des nouvelles de ma bête.

Un regard foudroyant, parti de dessous les sourcils froncés du vieillard vint demander à son

fil, immobile sur le seuil, ce que cela signifiait. Dans sa stupeur croissante celui-ci n'avait pas songé qu'il faudrait répondre, et d'un premier mouvement irréfléchi d'effroi il s'écria qu'il ne savait ce qu'on voulait dire.

— C'est donc vous qui êtes Joseph Ménard ? reprit tranquillement le Fribourgeois, mais avec l'attention et l'aplomb d'un limier sur la bonne voie.

Comme s'il avouait un crime, et avec une hésitation dans la vérité qu'il n'avait pas eue pour le mensonge, le jeune homme convint de ce fait incontestable. Mais sa première assertion l'avait engagé dans une voie funeste, dont il eût fallu beaucoup de courage pour sortir.

Plus encore par manque de force et de présence d'esprit que par envie de soutenir un secourable mensonge il persista donc, et réussit en apparence à maintenir son terrain durant une assez longue lutte avec Claude Bosson, que son intérêt rendait habile. Cependant, s'il en fallait juger par les rougeurs qui glissaient furtivement sur la pâleur de sa face, par les yeux compatissants de Marie appuyée à son côté, par la contenance de Mi-

chel debout, derrière, la tête baissée, et surtout par la lèvre contractée du père qui semblait plonger son œil dans l'âme au travers des paroles, le peu de succès de l'enquête n'avait rien décidé.

Quand le paysan rebuté se leva pour partir, nul n'avait prononcé un mot qui pût l'aider dans ses soupçons et dans ses poursuites. Avec cette fine prudence, cette retenue mesurée qui est l'habitude fondamentale du campagnard qu'on observe, Pierre rassura le propriétaire en lui indiquant les chances, nombreuses encore, de retrouver l'animal égaré, promit qu'il y emploierait le loisir du dimanche de toute sa maison, regretta de ne pouvoir donner d'informations, et assura que s'il en trouvait, il enverrait quelqu'un exprès à Portalban ; quant à l'indication qu'on avait donnée de son fils, il croyait que cet André, connu à peine chez lui, s'était permis une plaisanterie déplacée, vu que depuis long-temps aucun membre de la famille ne l'avait rencontré et ne lui avait parlé.

Que restait-il, après, dans l'esprit de chacun des acteurs de la scène à double face que nous venons d'indiquer ? L'homme but un verre de vin, et

partit. — Voilà le sermon qui sonne, murmura Marie en prenant Michel par le bras pour sortir avec lui, et en attirant aussi son père par l'expression suppliante de sa figure. Joseph resté seul, grâce à cette touchante compréhension de son trouble, remonta dans son réduit, s'y enferma et retomba dans les plus poignantes anxiétés.

À dîner le vieux Pierre apprit à ses domestiques qu'ils devaient aller, chacun de son côté, dans les villages, les maisons et les pâturages d'alentour, chercher des traces du cheval égaré ; mais surtout revenir de bonne heure, et ne pas s'amuser à autre chose. Cette instruction donnée il n'ouvrit plus la bouche, se retira bientôt dans un cabinet où personne n'osait le troubler et donna ainsi un signal de silence et de solitude auquel obéirent tous ceux qui restaient à la maison.

La nuit tombait lorsqu'il redescendit dans la chambre commune. Il apprit sans marquer de surprise les rapports de ses émissaires, dont aucun n'avait réussi, et leur permit de s'en aller où bon leur semblerait, avec une évidente impatience de se trouver seul avec Michel.

– Que penses-tu de cette affaire ? lui dit-il alors, d'un accent si bas et si concentré qu'il fit tressaillir son fils ; et comme celui-ci ne répondait pas, il ajouta, avec un certain effort de confiance : Je ne sais rien ; je n'ai rien découvert ; mais je ne puis être le maître de mes idées là-dessus. Il y a quelque chose de plus fort que moi dans les inquiétudes que m'a données la figure de ton frère, pendant que le Fribourgeois parlait. Vois-tu, Michel, j'ai peur. Cela ne m'arrive pas souvent ; aussi j'en suis tout remué. C'est à toi, mon aîné, de m'aider en cette circonstance.

– Il faudrait que j'en fusse capable ! s'écria Michel.

– Qu'est-ce qui te manque pour cela ? demanda le père, avec une de ces intonations incisives contre lesquelles nul n'a la force de se garder un refuge ni de trouver une raison.

L'effort d'une résignation douloureuse qui consent à agir, là où elle espérait souffrir seulement, vint alors contracter la sérieuse figure du fils. Il avait entendu le plus positif de ces mots ou de ces appels suprêmes qui paraissent ceux de la destinée aux esprits de sa trempe ; passifs volon-

tiers, mais surtout de pensée et nullement de résolution ; toujours prêts et toujours prompts à suivre sur sa route le guide que leur foi s'est choisie ou leur fortune, tout-à-fait comme le chien du berger et même celui du brigand.

Ici cependant, combattue par la tendresse fraternelle et par l'embarras d'une entrée toute encombrée d'obscurité, de complications, de mystère, il ne trouva pas l'adhésion aussi facile. Cette âme étroite mais ardente ; dévouée et réservée ; sagace et pleine de préjugés ; âpre, tendre, inflexible à la fois ; droite et méticuleuse, trembla violemment au seuil, avant de se précipiter aveuglément sur la trace indiquée par le doigt de son maître. Mais aussi, une fois entraînée, elle devait l'être d'une impulsion d'autant plus irrésistible, se précipiter parce qu'elle avait tardé.

Après avoir promis le concours de sa surveillance, de son infatigable attention, de toutes ses facultés, Michel demanda qu'on ne prît aucun parti sur-le-champ, pas même celui d'interroger son frère, afin de ne point l'engager plus avant dans sa dénégation par fausse honte ou faux espoir. Il avoua aussi que, pendant la nuit, il s'était

trouvé à un certain moment de demi-réveil, seul dans son lit, circonstance dont toutes ses inquiétudes s'aiguisaient ; quoiqu'il ne sût comment elle était possible, ni surtout comment elle se rattachait à l'aventure du cheval perdu.

Les deux Ménard, sobres de paroles et de conjectures, sortirent pourtant de cet entretien avec un soupçon plus direct, clairvoyant, douloureux, redoutable ; avec une pensée juge et accusatrice à la fois de la désobéissance fatale dont les suites s'annonçaient si conséquentes, si immédiatement vengeresses du mal commis.

Joseph ne parut pas à la veillée, qui réunissait les parents et les voisins. Elle fut remplie par des conjectures sur le sort de l'animal disparu ; car c'était chose grave pour des hommes accoutumés dès l'enfance à attacher un grand intérêt aux moindres accidents de la propriété. On conta longuement toutes sortes d'aventures du même genre, dénouées tantôt par la mystérieuse intervention des esprits et des sorciers ; tantôt par une plaisanterie ; tantôt enfin par un bon procès, où le sort du voleur finissait toujours par attirer le blâme sur la clémence des juges. Pourquoi

n'avait-on pas pendu, décapité, exécuté ce malfaiteur de façon quelconque ? Cela choquait extrêmement l'irréflexion villageoise de ces braves gens ; et cependant chacun d'eux en particulier aurait volontiers, le cas échéant, sauvé et caché un coupable, n'eût-il à redouter que les gendarmes et une maison pénitentiaire.

Un instinct de justice, et celui de la jouissance de vivre plus distincte là où beaucoup d'autres sensations ne l'agitent pas, font ainsi parler de très-bonnes âmes. Les lois étaient trop douces ; les tribunaux trop cléments. Quand voyait-on condamner à mort ? Il n'était que cela cependant, chacun le savait, pour sauver la morale ! Mais tout dépérissait, tout s'en allait, tout se gâtait. Les enfants même...

– Les enfants ! alléguait la tante Susanne : il n'y a plus d'enfants ; ce sont de petits diables. Ils me prennent tous mes œufs.

– Et à moi mes prunes, annota l'oncle Antoine.

– Eh bien ! ajouta une troisième victime, Monsieur le Ministre a beau dire qu'en instruisant mieux la jeunesse on parviendra à corriger les

grands et les petits voleurs. En attendant, qui empêche de les bien punir ? C'est un moyen prompt et sûr, plus que tant d'écoles.

– Parlez-moi du canton de Fribourg, ajouta le cousin Rodolphe. Voilà un pays ! On y pend sans miséricorde tous les voleurs ; aussi je pense bien qu'il n'y en a plus.

– Témoin en soit le cheval dérobé cette nuit, dit Antoine.

– Mais ce n'est peut-être pas un Fribourgeois qui a fait le coup, reprit un autre.

– Et, demanda Marie, quand cela serait, quand on parviendrait à découvrir qu'un passant, un Vaudois par exemple, a égaré cette bête, qu'il n'est pas certain qu'on ait voulu voler, qu'arriverait-il ?

– Il arriverait, dit Rodolphe, que le passant ou le Vaudois serait poursuivi en justice d'après les lois de Fribourg et aussi sûrement pendu qu'un autre.

– Pourquoi donc ? cela est horrible !

– Parce qu'il a commis son délit sur le territoire de nos voisins, et que, faute de jouir de son

cheval, Claude Bosson jouira du moins de sa vengeance.

Trois personnes dans l'assemblée souffraient de ces détails sur lesquels la conversation se promena long-temps avec complaisance ; mais aucun des autres ne s'en aperçut et, la situation mieux connue, n'y aurait songé. À côté de la finesse impénétrable où notre peuple trouve un refuge lorsqu'il est directement abordé sur une question qui le touche, se manifeste au grand jour, non moins également, une indifférence singulière et souvent inhumaine de l'effet de sa parole.

Michel, qui emportait avec lui les plus sombres pensées, fut étonné et même un peu ébranlé par le calme profond du sommeil de son frère. Après une anxieuse attente, passée à s'effrayer des moindres bruits, celui-ci s'était enfin endormi et se reposait de tant d'émotions dans une torpeur complète, causée par la certitude qu'André n'était pas venu, et l'espérance qu'il ne viendrait pas.

Le lendemain était une de ces belles journées de fanaison qui répandent la joie dans les cam-

pagnes. Avant l'aube les faucheurs diligents envahissent les vergers, et l'on entend de tous côtés le grincement cadencé de la faux dans les hautes herbes. Le rire des jeunes filles, qui secouent en l'air avec leur râteau les couches épaisses de l'andain parfumé, se mêle à cette harmonie du travail et du matin. Ou bien un des hommes s'arrête pour aiguïser sa lame, émoussée par quelque coup maladroit et par la résistance inutile des plantes fleuries, qui se plient avant de mourir. La rosée perlée tombe sans bruit du haut des tiges coupées ; elle semble pleurer ses coupes charmantes, qui la versent au sol dépouillé. Puis le soleil vient, en triomphateur, protéger encore un jour les petites reines des prairies nées sous son regard, et dont l'émail bien-aimé a déjà disparu de la moitié des prés laissant après lui un tapis vert, égal et doux dans sa teinte monotone. La chaleur croissante dévore l'humide couleur du foin coupé ; pendant cette transformation de la vie végétale, l'homme fatigué retourne sous son toit réparer des forces nécessaires et préparer les grands chars qui doivent, au soir, rouler sous ses riches fourrages.

Dominant une de ces montagnes ambulantes, que traînaient deux vigoureux chevaux à grand'peine retenus par lui, Joseph au contour de la grange jeta les yeux un peu plus loin, du côté de la maison. Ce qu'il vit pensa le renverser de son siège odorant ; et le grondement des roues sur le plancher sonore de l'aire lui apprit seul que son voyage s'était terminé, grâce à l'habitude intelligente des animaux qu'il devait conduire. Ils l'avaient mené heureusement.

Sur un banc de pierre qui faisait saillie dans le mur, précisément au-dessous des fenêtres ouvertes de la chambre basse, était assis le vieux Ménard ; et, debout, en haut, sans le voir, André parlait avec action à Marie, qui tournait le dos à l'embrasement où elle paraissait s'être réfugiée. Anéanti de ce tableau, qui lui parut la confirmation de toutes ses craintes, Joseph tremblant dételait ses chevaux par suite d'une de ces prévoyances machinales qui gouvernent souvent en l'absence de la volonté ou de la raison. Il monta ensuite rapidement sur le tas de foin entassé, et se blottit dans cette cachette, sans s'inquiéter des dangers

de la vapeur enivrante, chaude, chargée de parfum, qui s'en exhalait de toutes parts.

André, en effet, n'ayant d'abord trouvé que Marie, qui disposait sur la table les apprêts du repas prochain, l'entretenait ouvertement des aventures de l'avant-dernière nuit et de sa parfaite certitude au sujet du fuyard. La pauvre fille l'écoutait palpitante, et le laissait dire, dans une émotion mêlée où dominait l'espoir de trouver enfin un moyen pour le renvoyer, sans compromettre ni elle-même, ni le secret de son frère. Elle poursuivait cette idée, et cherchait des expédients au travers des paroles d'André, avec une persistance si acharnée qu'elle se donnait l'apparence d'une complaisante attention. Cela agissait de façon à calmer et à tromper l'étourdi, dont le ton s'adoucissant à mesure, passait de la colère à la tendresse, sans que Marie parût s'en occuper. André, violent, irréfléchi, indomptable par la force et même par la raison, était pourtant ce qu'on appelle chez nous un bon enfant, c'est-à-dire un être incapable de nuire avec plaisir, à moins que ses passions ne fussent excitées ou son intérêt compromis. Moyennant ces restrictions, on pouvait

croire à son humanité, pourvu qu'aucune fantaisie ne vînt à la traverse, qu'aucun méchant conseil ne le poussât autrement, qu'aucune contradiction ne l'aigrît. Marie savait ces choses, mais comme on les sait quand on aime, en se flattant que le mal était temporaire et le bien immuable. Elle avait senti, dans leur séparation, sa douleur la plus tenace naître de la conviction qu'il restait abandonné à son mauvais ange, sans que personne sur la terre pût reprendre l'influence bienheureuse qu'elle avait long-temps exercée sur cette nature inculte et changeante. À ce moment-là même, elle reconnaissait péniblement les traces d'une longue absence du seul objet vraiment aimé, et les ravages d'une grande contrariété endurée par l'orgueil et par l'amour. Cependant elle épiait patiemment un signe favorable à sa secrète attente. Hélas ! une autre oreille que la sienne avait déjà tout recueilli, tout compris, tout jugé ; et ce n'était plus même de la douteuse clémence d'André que dépendait l'avenir.

Pierre avait entendu, immobile, raconter comment, irrité de sa vaine poursuite, le batelier donna en passant son imprudent avis à Claude

Bosson ; ce que celui-ci déposa, à son retour de Salavaux, chez le préfet où il s'était rendu pour former sa plainte ; quels soupçons pressants planaient sur Joseph depuis que lui, André, appelé à son tour à la requête de Claude et interrogé, avait répondu franchement qu'il croyait avoir reconnu le fils Ménard s'éloignant au galop sur l'animal disparu, suivi d'un chien tout pareil de taille et de voix à celui qu'il savait bien appartenir à la famille.

Pierre avait appris ensuite, par les tentatives qu'André s'accusait d'avoir brutalement faites auprès de sa sœur, pour connaître avec certitude l'histoire de la visite nocturne, une vérité pour lui terrible, éclairant d'une lueur sinistre le passé et l'avenir, en même temps que l'amour de Joseph.

Cette révélation le trouva encore au dehors impassible. Il reçut ce nouveau désastre avec un front d'homme fort. Mais lorsque André, continuant, laissa clairement entrevoir sa croyance de tenir en son pouvoir ceux qui l'avaient trop longtemps bravé et repoussé ; lorsqu'il parla de sa confiance au moyen dont il s'était avisé pour profiter de l'occasion, moyen qui consistait à obtenir

sa fiancée par une rétractation devant l'officier de justice ; lorsqu'il se vanta qu'on n'oserait le refuser actuellement et qu'on serait trop heureux d'accepter ses conditions ; lorsqu'il se félicita de cette bonne chance qui le jetait à un port où il désespérait d'arriver ; lorsque ne doutant de rien, ni surtout de faire acheter son silence au prix où il le mettait, il se complut dans son triomphe et s'amusa des bruits inutiles qui ne manqueraient pas de courir : « balivernes, dit-il, dont il se souciait moins que d'un coup de rame dans l'eau ; » le vieillard, se dressant de toute sa hauteur, se montra tout-à-coup.

Marie poussa un cri et s'enfuit tremblante et décolorée. André au contraire bondit en avant, et s'élança par la fenêtre à côté du vieillard. Celui-ci, sans mot dire, entra dans la maison et, toujours suivi, retourna dans la chambre déserte, la ferma soigneusement partout, fit signe à André de se placer à l'autre bout d'un banc et parut attendre qu'il parlât. Puis, changeant d'avis soudainement, il rouvrit la porte, appela Marie d'une voix impérative, lui ordonna d'amener Michel et de veiller, du dehors, à ce que personne n'entrât mal à pro-

pos. Pour cela, la pauvre fille s'établit, son tricotage à la main, sur ce même siège de pierre d'où, à travers le vitrage mal clos, elle pouvait saisir quelques mots d'une rencontre qui la glaçait d'effroi.

– Que me voulez-vous ? que venez-vous faire chez moi ? demanda alors Pierre, d'un ton froid et méprisant.

– Vous le savez bien, puisque vous avez écouté ; répondit le bouillant André, dont le dépit mal apaisé se gonfla sur-le-champ. Je viens pour sauver votre fils.

– C'eût été plus facile hier.

– Pourquoi donc ?

– Il y a des choses irréparables.

– Mais, si cela me plaît, je dirai que je me suis trompé en croyant reconnaître Joseph. Qui pourra prouver, après, quelque chose contre lui ?

– Le mal que vous avez fait vous ne pouvez le défaire. Tout le monde sait et croira toujours que mon fils est un voleur, lors même que vous jureriez le contraire, et surtout si vous deveniez...

Pierre s'arrêta, comme par un étranglement soudain.

– Si tout le monde croit cela, personne du moins n'osera le dire ouvertement tant que je vivrai ; et que nous importeront ces bavardages, après tout !

– Oui, je sais bien que vous pensez ainsi, mais moi je pense autrement, entendez-vous ? Voilà pourquoi nous ne nous convenons pas.

– Convenance ou non, voulez-vous voir pendre ce garçon ? cela raccommodera-t-il son honneur, et le vôtre ?

– Je ne vous en fais pas juge.

– Je le suis pourtant, bon gré mal gré. Il n'est pas en votre pouvoir de rien changer à cela.

– Vous serez convaincu du contraire.

– C'est ce que nous verrons.

– Sans doute.

– Pouvez-vous empêcher ce qui est ?

– Peut-être.

– Comment ?

– Je ne vous en dois pas compte. Mais, ce qu'il faut que vous sachiez c'est que, dans aucun cas, je ne tiendrai jamais pour autre que pour un ennemi celui qui a déposé contre mon fils en justice ; celui qui a cru ensuite se faire un mérite de mentir et d'être capable de retirer sa parole pour acheter une fille ; celui qui a cru qu'on la lui livrerait contre un semblable service ; celui qui a le courage de se féliciter de la honte de ceux qu'il pense à nommer siens ; celui qui donnerait sa sœur, sans scrupule, à un homme diffamé, parce qu'il n'y a pas eu de preuve suffisante pour le punir, et bien que toute la contrée sache qu'il a mérité de l'être ; celui qui ne craint pas de venir jusques sous mon toit parler à ma fille malgré mes ordres, et me braver dans mon malheur.

Ces derniers mots fermèrent la bouche d'André furieux. Il baissa la tête, et se disposait à sortir, quand la porte contre laquelle Michel s'appuyait en silence s'ouvrit pour donner passage à Joseph.

Son aspect sembla paralyser le sentiment, le mouvement et la parole des trois autres. Il s'assit d'un air égaré assez loin d'eux et ne parut se re-

mettre que lentement, imparfaitement, à l'intérêt de leur présence. Il était évidemment malade ; pourtant personne ne s'approcha, ni ne lui témoigna rien.

– Adieu Joseph, dit enfin André : souviens-toi que je ne suis pas responsable de ton sort. Ton père s'en est chargé. Il aurait mieux valu peut-être que je t'atteignisse l'autre nuit ; nous aurions parlé ensemble, et je ne suis pas si dur que certaines gens. Mais après tout ce n'est point ma faute si tu as préféré te fier à cette malheureuse bête, qui ne m'a pas empêché de te reconnaître, et qui t'a joué un si mauvais tour.

– Que veux-tu dire ? demanda Joseph d'un ton distrait.

– Te flatterais-tu, par hasard, de me persuader que je n'ai vu ni toi ni Fido, et que tu ne sais pas de quoi je parle ? Cela me ferait croire tout de bon que tu as vendu le cheval, ou qu'il est caché quelque part, sans que tu veuilles le rendre ; je te le conseillerais, pourtant, ainsi que de ne pas nier devant moi ce qu'il suffit de laisser ignorer à la justice. Au reste, arrange-toi. Je ne me mêle plus de rien ; d'autres se chargeront de revaloir à ceux

qui m'ont si mal reçu le salaire de leurs impertinences.

Il partit ; s'excitant lui-même au courroux, pour se dissimuler l'échec qu'il avait reçu et la confusion qu'il avait sentie. Il laissait après lui, en revanche, une semence de malédiction et de désespoir qui porta sur-le-champ des fruits.

Mis hors de lui-même par sa terrible découverte et par la contrainte qu'il s'était imposée pour garder son sang-froid devant André, Pierre fit bondir sa colère, comme une avalanche, sur la tête ébranlée de son fils. Il ne questionnait point : il ne raisonnait pas : il écrasait. Nul n'osa murmurer un mot ; ni Marie au dehors qui sanglotait, ni Michel qui tremblait, ni Joseph lui-même dont la vie semblait suspendue et qui roulait sur des tourbillons de feu le long des pentes noires d'un abîme. Cela dura long-temps. Enfin le malheureux se sentit enseveli dans une nuit où les mots aigus de son père n'arrivaient pas même comme des étincelles. Il s'évanouit.

Le vieillard, sombre et calmé, fit chercher Rodolphe et l'envoya à Portalban pour avoir des nouvelles sûres ; lui recommandant de cacher son

nom, de s'y prendre adroitement et de revenir le plus tôt possible, afin que rien ne fût compromis davantage. Après cela, il s'enferma de nouveau, tout seul. Incapable de mêler sa peine et ses amers pressentiments au travail de la journée, Michel s'étendit derrière la haie du verger. Marie soigna Joseph.

À mesure que celui-ci revenait de la crise qu'avaient préparée les odeurs du foin, et que venait de déterminer sa situation violente devant son père, il se sentait plus désespéré. Un concours de circonstances fatales lui donnait tellement les apparences de l'effronterie dans le crime et dans le mensonge qu'il s'en trouvait lui-même atteint par un remords plus pressant. Il ne pouvait alors ni prier, ni pleurer, ni se plaindre. Il se jugeait mériter toutes les tortures, tous les reproches et toutes les punitions. Il s'abandonnait.

Mais sa sœur ne l'abandonnait pas. Par un de ces instincts miraculeusement exacts dont quelques âmes ont le privilège en certaines situations, elle pénétrait cette farouche détresse, elle en démêlait le secret bien plus dans les accidents de l'âme que dans les événements, pourtant si

graves, de la destinée extérieure. À ceux-là donc seulement un remède qui n'existait guère pour les autres et auquel le chef de famille pouvait seul, peut-être, aviser. Pleine de sa tendre intention elle se pencha sur le chevet de son frère, qui râlait les yeux fermés, sans paraître s'apercevoir de sa présence.

– Laisse-moi, dit-il, en la repoussant, lorsqu'il se sentit un baiser sur la joue, et au front la trace irrécusable d'une larme.

– Laisse-moi, je suis un malheureux !

Mais en répétant cela il avait regardé Marie et lui prenait la main. Les eaux captives débordaient. Tout le besoin d'estime et d'amour dans lequel leur enfance austère s'était trempée revenait avec l'impétuosité d'un fleuve qui saute par dessus un rocher. Une créature humaine au moins, sa constante consolatrice, sa première compagne, sa sœur de sang et d'épreuve, garderait au fond du cœur un asile pieux à son nom et à son souvenir. Et si la sévère voix du monde, s'emparant de la vérité des faits, en composait, à force de rigueur, un mensonge moral, il se trouverait une voix amie pour que la chambre de Thérèse et le lit de mort

de Pierre pussent entendre des échos plus indulgents.

Il épancha donc son âme, sans réserve ; et ses frayeurs même, oubliées pour le mal plus pressant de la conscience, se relevèrent alors, comme des ombres évoquées par le récit, pour se remettre en marche aussi et peser sur bien des places endolories. À ce lugubre cortège Marie n'opposa ni consolations menteuses, ni espérances illusoires, pas même un recours à l'innocence des intentions ou à la miséricorde de l'avenir. Elle avait trop souffert pour se fier à ces misérables appuis de l'étourdissement humain. D'ailleurs elle se savait en présence de choses irréparablement sérieuses, un remords profond, une faute grave, et des fatalités absolues dans leurs conséquences aussi bien que par le caractère de ceux qui y étaient mêlés. Elle se borna donc à soulager Joseph du poids de son triste secret, à l'entourer d'une compatissante sympathie, à tourner sa pensée vers de meilleurs espoirs que ceux du temps, vers un meilleur amour, vers un autre avenir et un autre pardon. Ce discret essor en des hauteurs accessibles, pareil à celui du chamois sanglant qui, blessé sur les

pâturages, remonte le glacier pour se cacher sous la nue ; cet horizon plus large, ouvert à la destinée, faisait au moins que le pauvre enfant se sentait moins serré dans la sienne et qu'il y respirait mieux. Il y avait encore un monde derrière celui qui l'étendait sur son lit d'agonie. Un demi-jour en venait, faible et voilé à ses yeux ; mais assez puissant pour luire encore au travers des ténébreuses horreurs de sa situation ; assez grand pour lui montrer, au-dessus de la sombre figure d'un père maudissant une divine image pardonnant avec amour.

Rodolphe rapporta de sinistres nouvelles. On ne s'entretenait à Portalban que de l'aventure du cheval disparu, de l'audace du voleur à le venir prendre aux portes du village pour le vendre à des marchands étrangers, et de la punition exemplaire qui lui serait infligée. Que ce larron fût un protestant, un Vaudois, Joseph Ménard enfin, tous en avaient la certitude, tous en auraient juré au besoin, tous disaient qu'il manquait à peine son aveu à l'évidence. Des ordres étaient donnés pour l'arrêter le soir même, si les gendarmes

qu'on avait demandés à Fribourg arrivaient assez tôt.

Sur cette trame générale, la curiosité inventive du public avait brodé mille dédales fantastiques où elle s'égarait à plaisir. L'humeur, le bien, le culte et l'histoire de la famille Ménard y chatoyaient autant qu'une toile d'araignée à la lumière. On n'était d'accord que pour féliciter Claude Bosson d'avoir un aussi bon voleur à poursuivre, parce que, indépendamment du châtiment personnel, celui-ci devrait une forte indemnité qu'il paierait ainsi que les frais, avantage rarement obtenu sur les pauvres diables qui dérobent pour gagner leur vie. Et puis on aurait enfin la joie d'humilier un peu les excellents voisins vaudois, si fiers de leur prospérité, en rappelant à propos la grimace d'un riche d'entr'eux à la potence.

Pierre écoutait toutes ces choses avec le sourire d'un damné, lorsque Marie se présenta devant lui pour demander, au nom de son frère, un moment où il pût se décharger le cœur en disant la vérité, en demandant pardon. Un mouvement de tête ironique fut la seule réponse du vieillard. Quoiqu'elle l'eût comprise, Marie insista, et c'était

du courage inutile. Rien ne réussit à désarmer ce visage inflexible et il ne daigna pas même confirmer par un seul mot ce repoussement impératif. Il eut l'air importuné lorsque sa fille le supplia en son propre nom, et la renvoya sur le champ, faisant ainsi connaître sa résolution de ne se pas laisser attendrir, ou détourner, par une impression sensible, de la ligne que les nécessités présentes lui traçaient.

Rodolphe, un peu touché des larmes de sa cousine, s'informa avec un intérêt incertain de ce que faisait le *malade* : il avait trouvé cette heureuse tournure. Mais sa grimace complaisante devint une moue significative en apprenant de la tendre sœur, plus absorbée en Joseph qu'attentive au reste, combien celui-ci était décidé à prouver sa contrition par un retour entier à la droiture et à la vérité, dans quelque lieu que la vérité lui fut demandée et quoiqu'il pût en résulter pour lui.

Michel et Rodolphe furent chargés d'avertir quelques membres de la parenté de ce qui se passait et de convoquer ainsi un conseil de famille, où on examinerait l'affaire et la possibilité d'échapper à ses suites honteuses. La nuit tom-

bante allait envelopper de ses ombres ce congrès lugubre et mystérieux. Personne ne devait manquer à l'appel.

Pierre envoya coucher ses valets, fit lui-même le tour des bâtiments pour les fermer, tourna comme par mégarde la clé des portes intérieures, même celle de la chambrette où priaient ensemble alors Marie et son frère, s'assurant ainsi contre les surprises du dedans et du dehors.

Son cabinet, encombré pour la première fois peut-être des chaises de la pièce voisine, fut, malgré la gravité de l'heure, examiné par chaque arrivant avec une curiosité plus ou moins bien dissimulée. Les habitudes d'une vie en commun font remarquer, au village, les moindres tentatives pour isoler quelque chose du droit général. Pierre Ménard lui-même, malgré sa position un peu dominante et son caractère un peu à part, ne jouissait de sa cellule solitaire que comme d'un privilège suspecté, singulier, digne d'attirer l'attention sur la nature cachée des jouissances qu'il y trouvait. Beaucoup de ses proches supportaient plus aisément de n'oser être de leur avis en sa pré-

sence, que de n'oser entrer à leur fantaisie dans cette retraite toujours fermée à double tour.

Une seule lampe était suspendue au plafond par une double branche de bois dentelée, dont les crochets s'étreignaient au milieu sous un anneau de fer ; elle jetait ça et là, de la mèche élargie à son bec lumineux, un vague rayon qui se promenait au hasard sur le mur. D'un blanc terne, d'une apparence poudreuse, ce mur s'interrompait à peine pour l'étroite porte et la petite fenêtre ; nulle trace n'y paraissait, excepté des fentes obscures, dessinant du haut en bas leurs zigzags irréguliers. La table, cachée sous la lampe plutôt qu'éclairée par elle, était aussi modeste que tout le reste et formait l'unique ameublement de ce lieu dont chacun, en son âme, suspectait la simplicité si peu en rapport avec la profusion rustique et commode qui se montrait partout ailleurs dans la maison.

Pierre ne songeait nullement à s'inquiéter de l'effet de ce contraste. Assis devant la table, silencieux, il dirigeait son œil ardent sur chaque figure qui passait le seuil pour s'aller confondre dans la sombre assemblée. Son attitude recueillie et ce regard, bien plus que la circonstance, imposaient

cette espèce d'impression du sacré qui nous contient respectueux en sa présence.

– On se dirait à l'église, insinua doucement la voix de Rodolphe à l'oreille de son voisin.

– Chut ! répondit celui-ci : écoute.

Pierre prononçait alors quelques paroles sourdes et rauques qui résonnaient confusément dans son gosier, pareilles à l'écho dans une caverne. Le bruit s'en articula peu à peu ; et l'on entendit qu'il demandait un avis, faute d'oser avoir le sien. – D'ailleurs, ajouta-t-il, c'est votre affaire aussi. Si Joseph est mon enfant, il est votre parent. Sa honte sera sur vous comme sur moi. S'il fallait que l'on dît jamais, en voyant ce toit qui couvrira éternellement ma tache : Voilà la maison du voleur ! on n'oubliera pas de dire de même, en vous rencontrant : Voilà les siens !

Nul n'essaya de repousser cette rude écla-boussure. Craignait-on d'en paraître atteint ? ou la majesté de la douleur, celle de l'heure, suffisaient-elles pour rendre ces cinq ou six hommes aussi muets que des fantômes, auxquels les faisaient ressembler les changeantes rougeurs

qu'une flamme sans clarté promenait dans ce noir enfer ?

Nul ne prononçait un mot.

– Et la fuite ? s'écria Michel tout-à-coup : mon frère pourrait se sauver, sans risquer de mauvaise rencontre, par le Vully vaudois, les marais d'Anet et le canton de Berne.

– Et après ? demanda le père.

– Après ?

– Oui.

– Que ferait-il sans papiers, ni passe-port ? interjeta une figure grise et carrée debout derrière Pierre, qu'elle dépassait de la tête seulement.

– Vous avez raison, beau-frère Antoine, dit celui-ci avec un soupir.

– Il faut, reprit l'autre, bien plus de force, de savoir-faire, de résolution, de hardiesse pour un semblable projet que je n'en connais à mon neveu. Les seules gens qui réussissent à se cacher de la justice sont ceux qui connaissent d'avance les ressources du métier et se moquent de tout le reste. Joseph n'est pas ainsi. Il se fera arrêter par le

premier gendarme. Comment se procurer le moindre papier pour lui ? comment voyager sans papiers ? S'il passait la frontière, il y serait bientôt ramené, et remis entre les mains des Fribourgeois. Dans tous les cantons, ce serait la même chose. Son affaire n'en deviendrait que plus sûre.

– C'est vrai, répondirent plusieurs voix.

– Pourtant, dit le frère, c'est bien vite décider. L'oncle Antoine a beaucoup couru le monde : s'il voulait se charger de Joseph et le conduire, je suis sûr qu'il lui trouverait une cache ?

– Oui-dà ! afin qu'en revenant je sois pincé à sa place pour rendre compte de mon voyage et reproduire le criminel, mort ou vif ! Il faudrait être fou. Une fois Joseph disparu, on aurait tellement les yeux sur nos démarches qu'il s'agirait de ne plus penser qu'à les rendre claires comme le jour et innocentes comme l'enfant qui vient de naître. Pas un de nous ne pourrait s'absenter sans se compromettre. J'en suis bien fâché, mon pauvre Michel, mais ton idée ne vaut rien du tout. Disant cela, il humait clandestinement une prise de tabac.

Le silence recommença, entrecoupé de chuchotements.

– Eh bien ! dit Pierre, personne n'a un bon conseil à donner ? faut-il laisser la chose suivre son courant où qu'il nous mène ? est-ce là votre opinion à tous ?

– Hé ! reprit Antoine, si l'on pouvait, sans avoir l'air d'y toucher, donner à ce courant une certaine direction, ce ne serait pas mal imaginé. En s'arrangeant, on pourrait peut-être confondre ces diables de Fribourgeois enragés. Mais c'est difficile, il en faut convenir. Une fois sous leur patte nous pourrions voir tourner l'affaire autrement qu'il ne faut, lors même que nous l'aurions très-bien accommodée. Ce serait pourtant, voyez-vous, le meilleur parti ; à moins qu'on n'en invente un pour arrêter sans risque la procédure au point où elle est maintenant.

– Si vous l'espérez faire à l'amiable, en traitant avec Claude Bosson, répartit Rodolphe, vous êtes loin de compte. Cet homme est furieux, surtout depuis une certaine visite qu'il a tentée ici pour prendre des informations. Il dit qu'on s'est voulu jouer de lui, et qu'on le lui paiera.

– Est-il pauvre ? demanda Antoine.

– Pauvre ! il achèterait comptant votre campagne si cela lui faisait plaisir.

– Et si elle était à vendre, dit Antoine avec une grimace. Mais enfin puisqu'il n'a pas besoin d'argent c'est tant pis pour nous, car comment le tenter ?

– Il a juré devant moi dans l'auberge, qu'il n'entendrait pas une seconde syllabe de quelqu'un qui voudrait l'engager à ne point venger sa pauvre bête, qu'il se figure trottant misérablement en pays étranger.

– D'ailleurs, sous cet honnête prétexte il satisfait sa propre rancune, reprit Antoine.

– C'est bien sûr, dit Rodolphe. Mais que lui a-t-on pu faire de si chagrinant lorsqu'il est venu ?

– Rien, répondit Michel : seulement Joseph a nié.

– Et s'il ne l'avait pas fait ? demanda le père.

– Bosson assure, répartit Rodolphe, qu'un aveu, accompagné d'un honnête dédommagement, aurait bien raccommodé le cas.

– Bah ! bah ! murmura Pierre, comme pour s'enlever à lui-même son regret, c'est bon à dire après. Et puis ce qui l'a le plus choqué c'est de n'avoir pas eu le triomphe de nous convaincre et de nous faire la loi chez nous. Nous verrons encore qui l'emportera. Il pourra bien y être pour ses frais et ses menaces.

– Je n'en vois pas trop les moyens, dit Rodolphe, puisque nous ne savons pas même comment nous y prendre pour empêcher Joseph d'être mis en prison. C'est pourtant le plus important, car s'il y est une fois...

– Il en sortira plus blanc que neige, s'il veut, interrompit Antoine.

– Comment cela ?

– Parbleu ! comme beaucoup de gens font dans ce monde ; en s'aidant lui-même et en étant aidé. On va bien loin et bien haut, par ce chemin.

– Je ne comprends pas : dit Michel.

– Tu veux rire, mon garçon ; rien n'est si simple. Nous trouverons bien, entre tous, une manière de prouver un alibi. Par exemple, au moment où on le fait trotter pour enlever la bête,

il menait encore du bois pour Rodolphe ; ou bien il soignait, avec toi, ma vache malade ; il veillait chez le cousin Siméon, en lui parlant de la jolie Suzette de la maison des bois.

– Avec tout cela, dit Pierre, les sourcils froncés, ferez-vous que mon fils sache soutenir un mensonge ?

– Bah ! qui ne sait pas faire des contes quand l'intérêt y est ? on ment souvent pour le plaisir ; en faisant des histoires, j'entends ! s'empressa-t-il d'ajouter, lorsque Pierre, lui lançant par dessus l'épaule un coup-d'œil écrasant l'eut averti de la nécessité du commentaire.

– Nous ne sommes pas ici pour parler de plaisir et d'histoires, reprit celui-ci en se détournant, mais de ruine et de mort. Ne comptez pas, d'ailleurs, sur cet enfant pour résister par une perpétuelle ruse aux embûches de l'interrogatoire. Moi je n'en serais pas capable, et lui, n'en aurait ni la volonté, ni la force, ni les moyens. Cela est certain. Nous-mêmes n'en viendrions pas à bout. Nous-mêmes n'avons pas en main les ressources qu'exigerait un tel plan de conduite. Les hommes boivent et parlent ; les femmes devinent et babil-

lent. L'un lâche ceci, parce qu'il n'en comprend pas bien la portée ou qu'il est imprudent ; l'autre oublie cela, parce qu'il a du vin dans la tête. Tous, nous aurons frayeur devant le juge, par conséquent embarras et manque de présence d'esprit. Nous aurons beau étudier notre histoire, on nous prendra par des coins imprévus. Quelle habitude avons-nous de tout cela ? Que savons-nous de nous-mêmes, je vous le demande ? Que pensez-vous qu'il arriverait durant une longue épreuve subie par sept personnes à la fois, dont quelques-unes seraient peut-être en prison, sans communication entr'elles à cause du soupçon de complicité, et dont les autres resteraient à leurs affaires, c'est-à-dire à des périls sans nombre de distraction et d'indiscrétion ? Pourtant il faudrait que, soit en face des tribunaux, soit dans le train ordinaire de la vie, au cabaret le soir, au jeu de quilles le dimanche, à la veillée lorsqu'on raconte, avec les femmes qui sont toujours à la piste de ce qui est secret ; il faudrait que personne ne bronchât. Si un seul manque une seule fois, dans une seule occasion, à la concordance établie ; si une circonstance subite vient nous donner le plus léger démenti ; tout cet ensemble de justification s'écroule

à la fois, nous ensevelissant, fortune et honneur, sous ses décombres. Car alors nous aurons fait plus que subir notre honte, nous l'aurons portée, et nous mériterons de la partager. On dira justement de nous : voyez ces Ménard ! ils auraient dû aller à la potence aussi, car ils ont verni d'hypocrisie le crime d'un des leurs ; sans doute parce qu'ils en avaient l'habitude. De quoi nous estimerait-on, après cela ? Que deviendrait notre réputation passée ? on n'y serait sûr de rien. Le naufrage est déjà assez grand comme cela sans y risquer tout le reste. La vérité, mes gens ! Hélas ! c'est toujours ce qui perce, ce qui l'emporte, ce qui triomphe des plus cauteleuses précautions. Oh si je pouvais me résigner ! mais cette vergogne m'accable ; et je suis comme un taureau sous le coup de masse, quand au lieu de s'étendre et de fermer les yeux pour mourir, il s'agite aveuglé par son sang, et ne se résout pas. J'ai le pressentiment que tout sera inutile, mais j'ai besoin de faire quelque chose pour changer cette affreuse fin. Les Ménard humiliés ainsi ! une pareille souillure à leur nom ! une telle issue à leur prospérité et à leur bonne renommée ! Non ! c'est impossible. Il faut que cela ne soit pas ; la raison et l'équité

l'exigent. Quoi ! parce qu'un jeune fou, dans un accès de délire, se donne l'air d'un voleur, qu'il n'est pas, nous serons de moitié dans l'infamie ? La belle justice ! il vaut la peine de se bien conduire, pour que le premier écervelé qui nous appartient renverse tout d'un coup de main ! il est encourageant de respecter une opinion publique qui non-seulement punit cruellement le malfaiteur, mais étend sa tache tout à l'entour sur la vieillesse de son père, la vie des siens et le repos de ceux qui le touchent. Non, vous dis-je, cela ne se peut pas. Que la faute soit châtiée, à la bonne heure, mais non sur les innocents, ni par tant de ruines accumulées. Pour moi, je vous le déclare, si Joseph est arrêté, convaincu, exécuté, je n'entendrai plus jamais la voix d'aucun homme, je ne lirai sur aucun visage un mépris que je ne mérite pas, ou une pitié qui me serait odieuse. C'est fini de moi.

Il se tut, et pencha sa tête dans ses mains. Les autres, respectant cette peine profonde, n'osaient parler qu'à demi-voix. Une lugubre harmonie de soupirs et de tristes murmures planait autour du père, comme autour du battant immobile d'une

grande cloche s'agite long-temps l'écho des parois sonores. Mais la rumeur cesse enfin de les ébranler. Celle de la petite assemblée, au contraire, changeant peu à peu de caractère et de ton, finit par devenir un bavardage importun à l'oreille de Pierre.

Comme les grains d'un collier rompu, les idées de chacun roulaient éparpillées hors du fil qui les liait et se jouaient de loin autour de la question, se gardant bien d'en effleurer les dangers et les véritables difficultés. C'était enfin du commérage, de ce commérage puéril à propos de grandes choses, qui irrite si souvent dans les réunions où les hommes discutent de sérieux intérêts. L'inquiète attention du vieillard surprit même des distractions encore plus étrangères à son idée fixe et à l'urgence du moment. Son cœur en bondit d'impatience. Il lui sembla impossible d'en supporter davantage, ni de participer plus long-temps à cette indécision traînante, à cet amusement à distance de ce qui le mordait. En de pareils instants on donnerait aussi « son royaume pour un cheval », sa vie pour rien et celle des autres par dessus. Ainsi sentait Pierre.

– Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il : vous êtes là comme des femmelettes à babiller et à tourner autour du mal, sans oser seulement le regarder en face, ni dire ce qu'il faut faire ! Ce serait bon si nous avions du temps à perdre, et qu'on attendit ailleurs, pour agir, notre bon plaisir. Eh bien ! moi je le dirai. Il faut que Joseph disparaisse, et qu'on ne le revoie jamais. Qu'avez-vous à me regarder avec une mine effarée ? Oui, je dis cela ; et il vaut mieux le dire, pour en finir, que de bavarder comme vous faites. Il faut empêcher qu'il soit emmené, qu'il avoue, que sa honte soit écrite sur les registres criminels. Le pouvez-vous faire autrement ? On n'aura point d'accusé, on ne lui confrontera personne ; on perdra le droit de nous interroger, de nous ruiner, de nous humilier, de nous confondre. Les preuves deviendront vagues et l'affaire courte. Nul n'osera nous montrer au doigt. Sur le coupable seul retombera sa faute ; on dira : Il a eu honte, même de ses parents et il s'est fait justice. Tout finira par là. Ne nous pouvant rien, les gens cesseront de penser à nous autrement qu'ils n'y ont toujours pensé ; et ce sera comme une pierre ensevelie dans le lac,

une fois que l'eau troublée a repris sa tranquillité d'en haut. Qui s'inquiétera de ce qu'il y a au fond ?

– Dieu ! mon père : dit Michel.

– Tais-toi, fou ! je te l'ordonne. Dieu ne peut pas vouloir une injustice semblable à celle dont il s'agit. Dieu ordonne à chacun de prendre soin de ce qui le regarde. Es-tu plus sage que ton père ; ou veux-tu lui faire la leçon ? l'exemple de ton frère devrait mettre un frein, il me semble, à toute rébellion.

– Où donc voulez-vous le cacher, père ? demanda la voix tremblante de Michel.

– Dans la seule retraite sûre.

– Et c'est ?...

– La mort.

Après cette réponse, sourdement mais nettement articulée, l'autre voix continua avec une violence croissante, et sans se laisser interrompre par un mouvement général. – Cet enfant n'est-il pas à moi ! Il doit mourir par la main des hommes ; à celle du bourreau j'en préfère d'autres ; voilà tout. Combien n'y en a-t-il pas qui se tuent pour éviter l'ignominie ! Pour moi je

n'hésiterais pas, et je bénirais ceux qui m'en épargneraient la peine. Cela s'est fait plus souvent qu'on ne croit. Il a toujours bien vécu jusqu'à cette faute, il s'en repent, il fera une bonne fin ; que voulez-vous de plus pour un homme qui ne peut pas vivre honnêtement dans le monde ?

L'effort qui avait si loin emporté le vieillard céda tout-à-coup, sous une convulsive émotion que la contrariété ne changeait plus en colère. Un silence suivit, que nul ne semblait disposé à rompre. Antoine à la fin s'en chargea pour ne pas le céder à Pierre, ni faiblir dans son rôle d'homme sans préjugés. Il y a au village, plus encore qu'ailleurs, des fanfarons de mauvais sentiments.

Antoine se jeta donc, sans objections, dans la voie que venait d'ouvrir de si véhémentes paroles. Il dit qu'en effet, pour qui se sentait du courage, l'expédient n'était pas si terrible, après tout. Pour lui, il le confessait, il n'en voyait point d'autre. Il le regardait donc comme une nécessité dont il n'était permis de s'effrayer qu'à un lâche ou à une bête. On supposerait un suicide, qu'il serait facile d'expliquer par le désespoir et par quelque soupçon de folie.

– Mais, interrompit Rodolphe, en se tournant vers Michel, n’y aurait-il pas moyen de faire comprendre la chose à ton frère, et qu’il la fît lui-même ? Il devrait sentir combien ce serait le plus sage pour lui et pour nous.

Michel secoua la tête, sans autrement répondre ; et Antoine reprit avec une dédaigneuse inattention la suite de son prêche infernal. Il n’avait pas besoin en effet de convaincre les autres de l’inutilité d’une semblable tentative sur l’esprit du jeune homme, mais il conclut en disant que c’était le servir que de lui procurer une délivrance qu’il n’aurait pas la force d’accomplir. De conseiller à quelqu’un de se détruire, ou bien de l’y aider, la différence n’était pas grande et ne valait guère la peine d’en parler. L’essentiel restait toujours que la chose se fit. Une fois l’individu écarté, la justice esquivée, le champ devenait libre pour y faire croître ce qu’on voulait ; quelles mains assez maladroites ou malheureuses parviendraient à gêner un coup si sûr et si hardi !

Cette approbation tomba, froide et persuasive, sur des esprits ébranlés par la crainte et retenus par de mesquines habitudes, plus que par

un principe puissant, dans l'antipathie des grandes résolutions. À l'épreuve, ces vertus-là ne tiennent guère ; et l'on est étonné du peu qu'il faut pour démasquer leur fond d'égoïsme brutal, d'indifférence à tout ce qui n'est pas souci de l'intérêt personnel. Les proportions morales n'existent jamais complètes dans les cerveaux humains ; mais pour déplacer encore et dénaturer étrangement les notions du droit et du devoir, il suffit le plus souvent des pièges de l'occasion, même dans les choses les plus graves. Ces hommes, qui ne furent pas plus méchants que ceux qui les jugent, ces hommes qui avaient pu paraître jusqu'alors doux et courageux, ces hommes qui osaient sans plus de frayeur ni de réflexion prononcer l'arrêt d'un de leurs semblables, non par conviction équitable mais par peur, ces hommes ne se sentaient ni assez de rectitude ni assez de fermeté pour risquer de désobliger Pierre et de compromettre la famille. Là où un mouton avait sauté devaient sauter tous les autres, avec un empressement de se montrer hardi, capable, dévoué, qui trahissait pourtant son origine. Chacun évita de remettre en question le point capital et s'ingéra dans les détails, choses moins brûlantes

et dont la responsabilité pesait peu. L'égoïsme en travail pour sa tranquillité se préoccupait, à grand fracas, de tout ce qui n'associait point à la pensée même qu'il s'agissait d'exécuter.

Cette instinctive manœuvre qui tendait à faire des complaisants au lieu de complices, augmentait encore, dans la tumultueuse discussion qui suivit, les singulières déviations de jugement et de logique naturelle qu'on remarque partout où il s'agit pour quelques esprits à la fois d'arriver promptement et sûrement à un résultat.

Pierre souffrait immensément. Il souffrait de mépris, de regret et de désespoir. Il souffrait comme un malade qui s'est résigné à une opération effrayante et qui sent un couteau maladroit déchirer tout autour, inutilement, les chairs meurtries. Se contenant à peine, il attendait la fin de la délibération avec une si visible impatience que Michel prit sur lui de le prier de se retirer, disant que c'en était assez et qu'il n'avait pas besoin d'en savoir davantage, puisqu'à eux seulement pouvaient être confiés les moyens d'en finir. Les autres appuyèrent avec toute la chaleur du désir d'être à l'aise. Pierre sortit.

Alors, dans ce conseil de mort, pénétra un peu plus l'horreur de sa besogne. Mais une manière grossière d'envisager la vie fortifie tellement l'insouciance avec laquelle on en dispose qu'on se trouve familiarisé d'avance avec une semblable extrémité. La simplicité brute rapproche l'homme des conditions animales, où le scrupule ne s'embarrasse pas de tant d'obstacles moraux et passe aisément par dessus le reste à la moindre apparente nécessité.

Rodolphe et Antoine, aussi primitifs que les autres à cet égard, avaient en outre des intérêts particuliers à poursuivre qui les menaient à la même conséquence. Retirés dans un coin et parlant à voix basse, ils échangeaient des confidences, un peu menteuses et bien mesquines sans doute, mais d'une influence toute puissante pour les fortifier dans leur position. Rodolphe disait qu'il n'osait risquer de désobliger son tuteur, surtout voulant devenir son gendre ; mais ce qu'il n'avouait pas tout-à-fait c'était l'arrangement cupide de cette espérance et l'avantage qu'il entrevoyait à se débarrasser de Joseph. Antoine faisait valoir comme raison de sa complaisance les obli-

gations contractées et les convenances ; mais au fond il pensait avoir trouvé une excellente occasion d'annuler ses obligations, et de tenir à son tour en dépendance le possesseur des droits dont sa campagne restait malgré lui grevée, droits qu'on n'oserait plus réclamer. Sans expliquer ouvertement leur véritable pensée, ils en échangèrent assez pour se comprendre et se sentir du même avis, ce qui les y assura tous deux.

– C'est conclu ! mon garçon, glissa Antoine dans l'oreille de l'autre ; on te donnera cette fille. Ce sera un bon parti, surtout une fois débarrassée de son garnement de frère.

– C'est conclu ! répéta Rodolphe. Nous verrons si mon oncle osera vous refuser quelque chose une fois que vous le tiendrez ainsi.

Ils se rapprochèrent du groupe où nul ne se montrait disposé à prolonger la situation par des paroles ou des objections inutiles. On s'occupait des arrangements directs, et des précautions prudentes. Il fallait agir promptement, avant l'arrestation et avant toute découverte, avant même les soupçons de Marie. Trois, des sept hommes, eurent la permission de retourner chez

eux, après le départ, et quand on n'aurait plus besoin de leurs bras pour l'emporter sur une résistance, d'ailleurs peu probable. Antoine accepta, en jurant tout haut d'un air intrépide et en maugréant tout bas, une mission plus longue, terrible, importante, dans laquelle Rodolphe lui fut associé. Michel devait tout disposer et tout surveiller, jusqu'à son frère.

Il agissait comme vaincu par un mauvais rêve, à moitié hors du sentiment de la réalité de tout, même de sa propre vie ; mené et poussé et oppressé. Il laissa ses compagnons s'enhardir aux dépens d'une *dame-jeanne* d'eau-de-vie, qu'il leur avait portée pour abréger leur attente et les fortifier contre le froid et l'avenir de la nuit. Avant de toucher en rien aux apprêts dont le soin lui était remis, il avait besoin de voir son père.

Il le trouva qui se promenait dans la cuisine avec une fiévreuse agitation. Les errantes lueurs d'un feu de menues fascines négligé, atteignant parfois la face pâle du vieillard, y montraient des tremblements subits et des reflets rougeâtres, pareils pour l'effet à ces plaques pourprées dont la

maladie farde les blanches joues de certaines victimes.

– Eh bien ? demanda le père, en s'arrêtant devant son fils.

– Quoi ? fit celui-ci, avec surprise, et comprenant à peine qu'une espérance furtive s'était glissée parmi les angoisses du vieillard.

– Que vouliez-vous que nous trouvassions à faire, continua-t-il en le voyant se détourner d'un air farouche, sinon de suivre ce que vous aviez commencé ?

Pierre frissonna plus violemment.

– Mon père ! s'écria Michel, dites un seul mot qui me fasse connaître une moins dure volonté dans cette affaire ; dites-le, au nom de Dieu ! vous verrez comme j'obéirai.

– Fais-moi du feu, répondit l'autre, j'ai froid.

Ses dents claquaient, malgré l'effort qui les tenait serrées. Il approcha une escabelle du brasier ranimé et mit presque dans la flamme ses mains frémissantes. Non moins ému, le pauvre jeune homme se laissa tomber sur la pierre de l'âtre, presque aux genoux de son père ; et, sans le

regarder, recommença ainsi sa craintive intercession.

– Vous savez mieux que moi ce qu’il faut faire, père ; mais ne trouvez-vous pas que c’est beaucoup sacrifier à l’honneur du monde et accorder plus qu’elle ne vaut à l’opinion de ceux qui ne se soucient pas de nous ? Joseph est plus pour nous que tous ceux-là : il nous aime et nous estime au moins pour nous-mêmes.

– Un beau respect et un bel amour ! qui n’empêchent pas de désobéir, répondit le vieillard.

– Une seule fois ! reprit l’autre voix suppliante.

– Qui te l’a dit ?

– Oui, c’est vrai malgré tout ; mon frère n’est pas un enfant rebelle.

– C’est bien assez d’être perdu. Dirait-on pas que je tiens sa grâce dans mes mains !

– Pourquoi pas ? il y a peut-être des chances de salut que nous ignorons maintenant.

– Aucune.

– En tout cas ne vaut-il pas mieux accepter la justice humaine que de s'en faire une soi-même ? n'est-ce pas meilleur et plus sûr ?

– Oui bien quand c'est une justice. Ici elle n'existe pas : elle frappera un imprudent et des innocents comme des criminels.

– Eh bien ! qu'importe après tout ! Elle ne nous prendra ni le pain dans la bouche, ni l'innocence dans le cœur, ni le soleil dans les champs, ni la famille dans la maison. Que nous ôte-t-elle de si nécessaire ?

– Ah ! tu penses cela, aussi, toi ?

– Ne pourrait-on pas vivre en s'aimant et en s'inquiétant peu du reste ?

– Non pas moi.

– D'ailleurs les choses peuvent aller moins mal qu'on ne pense ; il arriverait peut-être que Joseph nous serait rendu.

– Et comment ? Plus flétri, plus déshonoré cent fois que s'il avait enduré une peine où l'expiation et la pitié diminuent la souillure. On le mettrait à la Maison-de-Force ? n'est-ce pas ? et nous en aurions des nouvelles par tous les malfai-

teurs vagabonds que la loi lâcherait avant lui. Il nous reviendrait à son tour, pour que voisins et parents et tout le monde se pût unir dans une générale défiance à notre égard, pour qu'on se gardât de nous avec des clefs et des regards précautionneux, pour qu'on crût sur parole le premier vaurien qui s'aviserait de nous charger de ses larcins ; et aussi pour que les forçats, les prisonniers échappés, les mauvais drôles sussent où trouver un compagnon au besoin. Alors, s'il m'arrivait un soir de me coucher tranquille, je pourrais m'éveiller le lendemain avec la surprise d'hier ; et les désobéissances seraient peut-être des crimes qui n'éviteraient pas toujours leur sanglante punition. Je le sais, vois-tu, par expérience : un homme qui n'a plus d'honneur à perdre est capable de toutes les extrémités. Non Michel ! tais-toi, il n'est plus maintenant de sécurité possible, ni la moindre lueur d'espérance ou de repos.

– C'est vrai ; mais souffrir pour souffrir j'aimerais mieux ne pas m'en mêler, et laisser faire les autres.

– Il faut sauver ce qui peut encore l'être. Il faut arrêter la honte avant qu'elle aille plus loin.

– En sommes-nous sûrs ?

– Sois-le au moins de ceci, répliqua Pierre impétueusement : c'est que tu raisonnes vainement sur des choses irrévocables et qu'il ne sert à rien de me fatiguer ainsi de discours inutiles. Ce qui doit être fait, le sera, malgré ta peine et la mienne à laquelle tu aurais pu te dispenser de rien ajouter.

Voyant que son fils allait, malgré cet ordre, le supplier encore, contradiction qui étouffait chez lui toute envie de s'abandonner à ce qui murmurait aussi au fond de son cœur, il rejeta du pied son siège de bois et sortit précipitamment de la cuisine.

### III.

Voici la lune qui se lève, disait Marie en ouvrant la fenêtre. Il doit être onze heures. Mais, quand nous devrions rester toute la nuit enfermés ensemble, nous aurions assez de quoi remplir le temps.

– Oh oui ! demain n'arrivera que trop tôt ; répondit Joseph.

– Ce vent du lac, vif et humide, fait du bien à mon front brûlant. Viens lui donner à baigner ta poitrine enfiévrée. Ne veux-tu pas ? Viens donc !

– J'ai écarté les rideaux du lit, je sens d'ici la fraîcheur qui t'arrive.

– Il faudrait se plonger tout entier dans cet air pur, je t'assure. D'ailleurs tu ne vois pas

comme moi le repos de la création, si beau à sentir dans ce pays.

– Je l’ai vu tant de fois !

– Non, jamais si frappant que ce soir, à cause de l’opposition qui se montre entre sa sérénité parfaite et les angoisses de nos pauvres cœurs. Je n’avais pas pensé à cela encore ; mais je suis sûre, Joseph, que Dieu a mis dans le monde visible bien des choses qui seraient pleines de douceur et de consolation, si seulement on voulait y prendre garde. Il y a sur l’eau, dans le ciel, et même dans la terre éloignée, une tranquillité pleine de puissance ; comme si des Anges étaient partout cachés pour attirer l’âme au dehors et la bercer dans cette grande paix. N’as-tu jamais rien senti de pareil ?

– Souvent, ma chère ; il suffit pour cela qu’on se soit avisé de regarder les champs sans travailler, ou qu’on l’ait appris dans un livre. Mais, pour le moment, cette contemplation me ferait mal.

– Alors, reste ; et je te dirai seulement mes pensées. Il me semble presque qu’il ferait bon mourir. Il fait un temps exprès pour emporter l’âme. On dit que les hirondelles s’en viennent sur un vent d’avril qui soulage leurs ailes ; eh bien ! il

doit être plus facile de partir aussi pour le ciel quand il est si plein d'un souffle d'amour. Ne trouves-tu pas ?

– Tu rêves, ma sœur, et moi je vis.

– C'est singulier, reprit-elle : on entend comme un bruit de pas dans la cour derrière.

– Comment ? s'écria Joseph en se dressant.

– Ce n'est rien, répondit Marie, après avoir prêté l'oreille. Les vagues écument contre les pierres de la petite jetée, au bout de laquelle je vois notre bateau se balancer. Il paraît que l'eau est agitée, c'est sans doute ce que j'entendais. Oui, il y a là-haut de petits nuages qui vont vite. Peut-être aurons-nous de la tempête avant la fin de la nuit. Mais voilà bien quelqu'un qui descend vers le rivage, après avoir tourné la maison.

– Le connais-tu ?

– Ces blancs reflets lumineux sont si trompeurs ! Cependant il a la taille et la démarche de Rodolphe.

– Où va-t-il ?

– Droit vers l'eau. Il porte deux objets qui ressemblent à des rames, et puis une grosse corde passée en rouleau tout autour. Je vois cela très-bien à présent.

– Que veut-il donc faire à cette heure ? se demanda le frère.

– Sûrement rien qui nous intéresse, répondit-elle. Mais entends-tu Fido ? Quels hurlements horribles il s'est mis à pousser tout à coup !

– Les chiens se plaignent ainsi de la lune quand ils sont seuls.

– Ah ! c'est plus que cela, sois-en sûr. Le voici sous la fenêtre ; il me regarde, et il n'aboie que plus fort.

– Il faut bien qu'il gémissse à sa manière. Depuis deux jours il sent que tout est changé : je ne le caresse plus.

– Ne fais donc souffrir personne, pas même un chien ; c'est, après le secours d'en-haut, ce qui importe le plus.

Elle n'avait pas achevé que le double bruit, cette fois bien distinct, de la porte extérieure et des escaliers ébranlés lentement sous de gros sou-

liers ferrés, se fit clairement discerner, malgré les gémissements aigus de Fido. Marie vit son père paraître devant le chien, le tancer à voix basse sans lever les yeux ni avoir l'air de se douter du voisinage de ses enfants, et, lui serrant enfin le museau de manière à changer ses cris en grognements plaintifs, l'emmener dans l'intérieur sans lui permettre de résistance. Joseph, au même instant, reconnaissait Michel au travers de l'embrasure béante de la porte, derrière laquelle la lune lançait un rayon par l'escalier. Le frère aîné s'arrêta là ; apparition vague et sombre.

– Il faut venir, dit-il, tout est prêt.

– Pour quoi faire ? demanda Joseph avec étonnement.

– Pour échapper pendant la nuit, sur l'eau.

– Les gendarmes viennent-ils donc ? s'écria la sœur.

– Au point du jour.

– Et Rodolphe t'aide à emmener Joseph ?

– Ils iront avec l'oncle Antoine.

– Et tu me laisses aller ainsi ? fit douloureusement le jeune homme.

– Où le conduira-t-on ? demanda Marie en même temps.

– Que de questions ! Il le verra. Personne ne doit le savoir maintenant.

– Non ! interrompit Joseph, je ne veux pas m'enfuir. Il n'arrivera, après tout, que ce qu'il plaira à Dieu. Si je suis trop puni, cela vaudra mieux pour moi peut-être que de ne l'être pas assez. Encore si tu venais avec moi, frère ! J'aime mieux rester parmi vous, au risque d'être mené en prison, où vous viendrez me voir, que de m'en aller en pays étranger vivre misérablement de crainte et d'ennui.

– Sais-tu si on t'en laisse le choix ? dit Michel. C'est le père qui m'envoie. Il ne nous appartient point de résister, quoi qu'il en coûte. Prépare-toi donc. Il y a là-bas des gens qui t'attendent, des parents qui veulent t'accompagner jusqu'au bord.

– Comment ! je ne te verrai pas même d'ici là ? Oh c'est trop fort. Je t'en prie, Michel, fais au moins que nous soyons seuls ce pauvre petit ins-

tant. Qui sait ce qui va m'arriver par le monde, et si je te demanderai jamais plus rien ?

Michel pleura. Il promit que ce juste désir serait exaucé, quoi qu'il lui pût coûter.

– Prépare-toi donc, ajouta-t-il, et que Marie prie pour nous tous.

– Oh ! que ferais-je d'autre en vous voyant ainsi partir ! Mon Dieu ! que cela me serre le cœur !

Les larmes étouffèrent sa parole et se changèrent en sanglots convulsifs, lorsque Joseph, l'entourant de ses bras, la pressa long-temps sur son cœur.

– Au revoir ! se dirent-ils enfin, avec une mensongère assurance.

– Es-tu prêt ? demanda Michel.

– Oui, s'il ne faut rien emporter pour ce voyage ?

– Tu n'auras besoin de rien. On y a pourvu.

– Adieu donc ! dit Joseph en serrant encore une fois la main de sa sœur d'une étreinte désespérée. Adieu !

Elle les suivit ardemment de l'oreille et du regard, tant que son oreille et son regard purent concentrer au dehors la vie qui semblait retirée de son sein. Pendant le moment de silence qui suivit, elle n'exista pas. Mais elle revécut par l'attention des sens plus que par la pensée, en apercevant une forme humaine sur ce même chemin du lac où ses frères allaient bientôt passer. Elle reconnut Antoine, et le vit atteindre le bateau avant que Michel et Joseph se montrassent à leur tour descendant la pente du rivage.

Ils sortirent pourtant, et s'éloignèrent lentement, le plus jeune se serrant quelquefois à l'autre ou s'arrêtant pour lui parler de plus près. Le pauvre enfant, vaincu par un insurmontable effroi, s'épuisait en supplications pour obtenir au moins la présence de son frère dans cette ténébreuse traversée. Au travers de l'affection qu'il épanchait en caresses, on sentait un fond épouvanté qui criait au secours. Hélas ! il n'en trouvait aucun. Le malheureux Michel, contenu par son terrible secret et par son tourment même, n'osait se livrer à rien de peur de se livrer en tout. Il ne répondait pas. Il n'avait pas l'air de comprendre.

Il se laissait guider ou retenir, comme un automate par des ressorts, sans plus paraître entendre ni sentir. Enfin, près de la rive et dans une dernière pause, Joseph lui prit le bras et, le secouant violemment, le conjura de donner, à ce moment suprême, signe d'attention ou d'amitié.

– Il sera bientôt trop tard, continua-t-il ; et, quand tu repenseras à cette heure, tu en auras du remords.

– Je le sais ! soupira Michel.

– Alors, profite du temps qui reste pour te l'épargner, ce remords. Songe que tu n'as plus que quelques minutes pour faire du bien à ton frère, pour lui sauver d'affreux moments de désespoir, et peut-être de doute sur tout ce qu'il a de plus cher. Ah ! je ne ferais pas ainsi à ta place. Je ne te livrerais pas à des parents comme ceux qui m'attendent là. Je serais resté avec toi. Je t'aurais conduit moi-même en sûreté, et protégé. Je t'aurais dit mille choses tendres, rassurantes, bonnes. Non, je ne te laisserais pas aller ainsi.

– À quoi bon me répéter tout cela ? répondit une voix sourde, je le sais bien. Si tu ne t'aheurtais pas à l'impossible tu me trouverais aussi. Mais à

quoi bon me parler à moi, dis ? est-ce moi qui décide ? Au lieu de perdre ces minutes en vaines prières, et s'il faut absolument que nous parlions, console-moi plutôt, et me pardonne.

– Te pardonner ! quoi ?

– Qu'importe ! pardonne-moi tout.

– Eh bien ! soit.

– N'as-tu rien à faire parvenir quelque part ?

– Pourquoi me parler de cela ? répliqua dououreusement Joseph.

– Je m'en chargerais.

– En vérité ? tu m'étonnes ; mais est-ce donc l'heure d'y songer !

– Je ferais tout pour toi, dit Michel.

– Excepté de ne pas m'abandonner, excepté ce que je demande.

– Que ne suis-je à ta place !

– Tu es donc bien malheureux ? Et moi aussi pourtant. Mais je t'ai pardonné. Oui, continua-t-il d'un accent plus animé, je pardonne ! J'ai moi-même si soif de pardon que vous ne sauriez me le refuser. Tu diras cela au père. Oh ! je suis bien sûr

que vous ne m'en voulez plus, et que je m'en vais avec toutes vos bénédictions : n'est-ce pas Michel ?

– Allons ! allons ! cria la voix rauque d'Antoine. Les vagues grossissent. Il est plus que temps de partir.

– Plus que temps en effet ! grommela Rodolphe avec une imprécation ; car voilà sur la grande route des gens qui m'ont bien la mine de nous regarder.

– Diables de babillards ! dit Antoine. Avez-vous bientôt fini ?

– Ils nous regardent pour sûr, reprit Rodolphe, car ils se sont arrêtés.

– Me voici ! dit Joseph en sautant dans le bateau, qui s'éloigna sans perdre un instant, les deux rameurs y déployant toute leur vigueur ; le jeune homme, absorbé dans la dernière contemplation du rivage immobile qui lui semblait s'en aller, y cherchait encore son frère, fixé comme une sombre statue sur la place de leurs adieux.

Marie aussi suivait de l'œil le frêle esquif dans sa lutte contre le lac ému qui le repoussait vers la

plage. Avec succès cependant il traversait le choc des lames irritées, et paraissait aussi prompt à s'éloigner vers la pleine eau que la ride écumeuse à s'élaner contre la terre. bercée par cette plainte cadencée qui montait de la grève, par cette voix des ondes si habile à fasciner, qui chante quand le cœur chante et qui pleure avec lui, la pauvre fille s'était à peine oubliée dans un engourdissement machinal qu'elle en sortit brusquement pour redescendre avec courage dans toute sa situation. Elle adressa encore à son frère un dernier élan de sa pensée, un dernier regard, qui remontèrent ensemble de la douteuse étendue où l'imagination seule ressaisissait l'objet aimé, à la voûte sereine, au port de tous les espoirs perdus ; puis elle se souvint du vieillard qui l'attendait peut-être et se résigna, en essuyant ses pleurs, à retourner vers d'autres devoirs et vers d'autres visages humains. L'effort était singulièrement amer à cette tristesse anxieuse. Il est des émotions dont la nature exige une si profonde solitude qu'elles ne font véritablement sentir toute leur blessure qu'au moment où la nécessité les met en contact avec autre chose.

Les impressions du père n'étaient pas moins farouches, à en juger par l'apparence que lui trouva Marie en entrant dans la cuisine, où il occupait, près du feu morne, son siège accoutumé. Il parut cependant décidé à ne pas tenir compte de la répugnance qu'avait décelée son premier mouvement, car il appela sa fille au moment où elle se disposait respectueusement à sortir et, lui faisant signe de s'asseoir vis-à-vis, lui demanda où elle s'en allait.

– Chercher Fido pour lui donner à manger ; répondit-elle. Il criait si péniblement que je crains qu'il ne soit dans une grande détresse de faim.

– Le chien n'est plus par-là, dit le vieillard. Il est parvenu, malgré moi, à s'échapper.

– Où donc ?

– Avec celui qui est parti.

– C'est singulier ! murmura la sœur comme se parlant à elle-même : avant ceci, Fido ne savait pas plus que moi qu'il préférait Joseph.

– Oh ! les bêtes et les femmes !... répliqua de même Pierre.

Puis, le silence retomba lourd et gêné entr'eux. Ils se sentaient occupés l'un de l'autre, observés l'un par l'autre, contraints dans leur plus intime pensée comme par un regard scrutateur, inquiets de se trouver adversaires dans le même intérêt et surtout troublés par lui d'une manière différente. Mille questions brûlaient les lèvres de Marie sans qu'aucune trouvât le lieu de se produire, ni le droit de commencer. La nécessité de dire et l'embarras pesaient au père, assez remué déjà par le cri de ses entrailles qu'une étrange puissance de volonté pouvait seule contenir. Ils parlèrent enfin, mais du passé, en côtoyant sans cesse la situation intérieure et véritable qu'ils n'osaient aborder de front. L'entretien oscillait perpétuellement, sans y arriver, entre une question ardente : « Qu'avez-vous fait de mon frère ? » et une instruction de prudence impérieuse mais qui se jugeait elle-même trop froide, devant commencer ainsi : « Ton frère meurt. »

Pour songer à cacher à Marie cette vérité si dure à dire, il aurait fallu que Ménard redoutât plus son indiscretion que sa pénétration et qu'il comptât moins sur l'obéissance en toutes choses.

Le caractère ferme et doux de celle qu'il avait toujours prise pour unique dépositaire des riens qui, jusqu'à cette terrible époque, avaient formulé sa volonté, cette confiance toujours méritée par la tendresse, le silence et le dévouement, lui faisaient une nécessité de parler. Cela devenait raison et besoin. Mais comment s'y prendre ? comment prononcer les premiers mots d'une si cruelle confiance ?

L'hésitation était chose trop contraire aux habitudes du vieillard pour ne pas attirer enfin toute l'attention de sa fille. Elle apercevait les traces d'un combat d'objet actuel, les symptômes d'une impression intense et lugubre dont elle se sentait pénétrer aussi. Cet effroi nouveau ranimant sa hardiesse défaillante, elle en vint à s'informer directement du sort préparé à Joseph durant l'exil.

À cette interrogation il n'était qu'une réponse ; mais malgré lui le vieillard, qui tremblait en la faisant, l'enveloppa d'une lente apologie, d'une diffusion d'idées, d'une incertitude d'expressions dont s'amortissait le terrible secret. Marie aussi fut long-temps à comprendre. Une telle combinaison ne lui pouvait entrer dans

l'esprit, non plus qu'une si prudente dureté dans le cœur. Mais, avec le droit instinct qui mène certaines âmes, instinct dont la sûreté vient d'en-haut, une fois qu'elle eut saisi la vérité elle la vit nue, infernale et maudite, en dépit de ses voiles captieux. Elle s'en effraya du plus profond de son cœur ; non pas seulement comme une femme s'effraie d'un objet hideux, mais comme un être éclairé par l'aurore d'un autre monde s'épouvante de l'œuvre de Satan, quelle que soit la forme dont se masque l'apparition.

– Oh mon père ! mon père ! s'écria-t-elle en s'enlaçant tout-à-coup au vieillard étonné, Dieu nous a-t-il abandonnés qu'on en soit venu à de pareilles extrémités ! Vous n'avez pas permis cela, c'est impossible. Dites-moi que je suis une horrible folle qui calomnie vos intentions.

– Ce n'est pas nous qui avons perdu Joseph, c'est lui-même, répondit une voix mal assurée.

– Oh ! reprit-elle, ce n'est pas pour lui que je vous supplie, c'est pour vous ! Comment feriez-vous un si grand mal ? et comment en espérez-vous du bien ? Grand Dieu ! s'il pouvait être vrai qu'une telle action se commît à cette heure, je

plaindrais moins mon malheureux frère que nous. Mon pauvre Joseph ! notre Joseph tant aimé ! mourir ainsi, par vos mains, en l'apprenant, sans pardon pour vous et pour lui dont la faute vous a fait commettre un crime. Oh ! c'est impossible, n'est-ce pas ? mon Dieu ! dites-moi donc que c'est impossible, ou je me briserai de douleur dans vos bras. Vous ne répondez pas, mon père ? pourquoi ne répondez-vous pas ? est-ce vrai ? est-ce trop tard ?... Non, je ne le crois pas.

– Il est trop tard ; dit enfin Pierre.

– Non ! cria Marie en se détachant de lui, je trouverai un bateau. J'irai seule. Je dirai que vous l'avez permis. Qu'est-ce que cela me fait à présent d'avoir votre consentement !

Mais ces paroles n'étaient que des paroles et non une fuite. La pauvre fille luttait aussi infructueusement contre le bras de fer qui la retenait, qu'elle l'avait fait en opposant son vouloir de chair à celui de son père. Recommencant alors des prières obstinées, elle épuisa tous les moyens de l'ébranler, de le fléchir, d'en arracher un aveu, un changement, un repentir. Elle menaça tendrement et fermement. Elle inventa des ressources,

des expédients, des délivrances auxquelles il ne manquait qu'un mot ; et, ce mot, elle ne l'obtint pas. Ce qui semblait chanceler en Pierre lorsqu'il était seul avec sa pensée, s'affermissait et se dressait inflexible au moindre contact. Marie le sentit à la fin et, se tenant immobile, se mit à pleurer convulsivement. Sans lâcher prise, ni rien ajouter, le père se leva et ramena sa captive dans la chambre qu'elle venait de quitter, devenue à cause de sa position sûre et élevée une prison domestique. Pour plus de précaution, et quoique une femme ne pût songer à descendre par l'unique et haute fenêtre, il se pencha en dehors afin de s'assurer que nulle aide extérieure n'en donnerait la tentation. Puis, ému, il regarda la brillante étendue du lac, si limpide et si agitée que les étoiles y dansaient en se mirant, à côté du long réseau d'argent aux mailles scintillantes jeté par la lune tout en travers des flots jusqu'au rivage.

– On ne voit rien ; murmura-t-il. Il fait nuit noire. Marie qu'il tenait encore et qui sanglotait derrière lui, la tête dans ses mains, s'avança précipitamment et se mit à regarder aussi avec une

intensité d'attention presque effrayante la nappe lumineuse qui se balançait d'un air si serein.

– C'est une clarté aveuglante, dit-elle.

– Vois-tu, continua Pierre sans paraître l'entendre, le lac a beau être obscur comme une gueule d'enfer, il y a là-bas, au milieu, un petit point qui bouge, d'un rouge de braise.

– Je vois quelque chose de sombre sur l'eau éclairée.

– Ils n'ont point pris de lumière pourtant, et cela est couleur de feu.

– Vous vous trompez, mon père. C'est bien eux. Laissez-moi, laissez-moi aller ! fit-elle avec un redoublement d'efforts et de désespoir.

– Tais-toi ! tais-toi ! imprudente folle, ou je t'enferme dans un endroit que tes clameurs ne perceront pas.

– Peu m'importe ! je vous dirai éternellement que c'est un acte infernal, digne d'attirer la colère de Dieu, et dont vous vous repentirez trop tard si vous ne vous repentez pas à cette heure.

Elle continua long-temps encore. Pierre ne l'écoutait plus, et la contenait toujours. Il suivait de l'œil sur les ondes tantôt un bateau éloigné, tantôt un objet plus prochain qui paraissait une de ces petites nacelles plates, rapides, dangereuses, qu'un seul homme debout fait manoeuvrer. Une nouvelle inquiétude naissait dans l'esprit du vieillard et rendait ses regards plus lucides qu'auparavant. Le sang-froid revenait avec le danger, et le danger lui semblait grand. Qu'était-ce, en effet, que ce témoin importun, cet espion agile, dont le voisinage pouvait tout compromettre, ou du moins tout dévoiler ? À quoi se rattachait sa présence et de quoi menaçait-elle ? quel intérêt singulier pouvait attirer un homme à cette heure, dans une pareille embarcation, sur des flots si périlleux pour elle ? L'habileté surprenante dont sa course faisait preuve était-elle du bonheur imprudent ou une rare et sage expérience ? Qui pouvait, dans les deux cas, être cet homme, et que voulait-il ? Questions aiguës comme des pointes de glaive, qui s'enfonçaient tour à tour dans l'esprit du vieillard. Il aurait voulu transpercer l'espace, et ne comprenait plus qu'un désir comme le sien trouvât des obstacles

dans la distance. L'âme, cette immortelle emprisonnée, se sent quelquefois la force de rompre son lien et de passer au travers des choses matérielles comme on sort d'un rêve interrompu ; mais le doigt de Dieu est là, plus puissant encore, pour tout contenir dans les conditions de la vie humaine, durant l'intervalle donné pour cet assujettissement.

Une seconde nacelle, en effet, suivait en voltigeant et de loin les mouvements de celle qui portait les voyageurs. Elle semblait contrarier leur dessein, car Antoine au gouvernail et Rodolphe en ramant agissaient avec une sorte d'incertitude, aidée il est vrai dans ses effets par le roulement continu des vagues qui les contrariait toujours plus. Les chatoyantes ondulations du reflet des eaux et de la lumière jetaient leurs flottantes fantaisies entre les deux bateaux, qui, plongeant parfois l'un sur l'autre, se voyaient à peine auparavant et croyaient ensuite se perdre tout-à-fait. Il n'apparaissait entr'eux ni recherche, ni poursuite ; et cependant un lien quelconque, invisible, pressenti, constant, semblait associer leur course et

leur but. Des deux côtés le silence profond ne s'interrompait que du bruit cadencé de l'aviron habile ; et le flot en roulant semblait rejeter à chacun l'écho seulement de sa propre voix.

Durant une de ces approches où la réalité paraissait un mirage, le vent capricieux de la nuit, en passant sur le plus petit des deux bateaux, apporta jusqu'à Fido une émanation qui le fit se dresser et aboyer.

– Il a reconnu quelqu'un, dit Joseph à voix basse.

Au même instant le batelier solitaire se dirigea droit à eux et bientôt les aborda sans que l'effort accéléré de leurs rames pût l'en empêcher.

– C'était donc bien toi, Joseph ? s'écria André. Voilà trois ou quatre heures que je rôde parlà autour de chez vous pour tâcher de te voir et de t'emmener.

– Où ?

– Je n'en sais rien. Nous verrons. Pour le moment il ne s'agit que d'éviter les gendarmes.

– C'est pour cela que nous sommes ici, dit Antoine.

– Il n’y a pas besoin que personne se mêle de nos affaires, ajouta Rodolphe.

– Laisse-nous, André, reprit Joseph. Mon père serait fâché s’il savait que tu nous as vus. Oublie-le et va-t-en.

– Comme vous recevez les gens de bonne volonté ! répliqua André, peu disposé à lâcher prise si promptement ; il me semble pourtant que ce serait plus sûr de se fier à moi, qui connais partout les bords, les sentiers et les maisons. Je mènerais ce garçon au bout du monde. Voyons ! décide-toi, mon enfant. Tout sera pour le mieux. Si je t’ai exposé, je m’exposerai, et nous nous en tirerons tous deux. Qu’est-ce que ton père aurait à grogner là-dessus ? Tu as sans doute tes papiers ? prends-les, et descends ici promptement afin de profiter de ce qui reste de lune et de temps passable ; ce n’est pas trop. Nous aurons bien de la peine à devancer le coup de vent qui se prépare, et ceux-ci à être au logis avant le jour et les gendarmes.

– Non, non. Je n’ai point de papiers, dit Joseph ; d’ailleurs je veux obéir strictement cette fois.

– Où te mène-t-on, sans papiers ?

– Je l’ignore.

– Et moi je ne le comprends pas. Je trouve une mauvaise tournure à tout cela. Vous allez trop lentement pour des gens qui se sauvent ; sans compter que vous vous dirigez on ne sait où.

– Avons-nous des comptes à vous rendre ? demanda brusquement Antoine.

– Tout ceci me semble suspect, continua André sans répondre. Viens avec moi ; je te le dis encore une fois.

– Non, encore une fois. Va-t-en, et adieu.

– Tu as tort. Tu te perds ! je t’en avertis.

– Quand cela serait je le veux ainsi, et il le faut. Éloigne-toi ; tu nous retardes. Tu vois qu’on ne veut pas continuer devant toi.

– Quelle défiance obstinée ! il ne tiendrait qu’à moi de vous en faire repentir, mais par amitié pour toi je m’en vais.

– Adieu, répondit Joseph en se détournant ; et le léger esquif battait au loin déjà la surface sonore.

Le cœur de Joseph était serré. Chaque coup de rame, au retentissement décroissant, lui portait une singulière souffrance. Ses compagnons paraissaient si froids et si sombres ! le jovial Rodolphe lui-même s'ensevelissait dans une réserve repoussante, pleine de mystère, devant laquelle échouait toute envie de faire des questions. D'ailleurs l'agitation des eaux augmentait à chaque minute ; et le sifflement aigu du tourbillon, joint au mugissement des vagues qui jetaient leur écume par-dessus le bord, parlait assez haut pour que l'homme se tût. Poussé cependant par une sinistre pensée, Antoine cria à Rodolphe.

– Que dis-tu de l'autre ? il doit être embarrassé sur son *noie-chrétien* ; et, achevant par un geste le sens assez clair du nom populaire de cette espèce de bateau, il ajouta : Si maître André s'en tire, il aura du bonheur. Cela lui apprendra la discrétion.

Cette dernière phrase arrêta l'exclamation qu'allait faire le jeune homme en songeant au danger de celui qu'il regardait maintenant comme un ami. Sa timide nature répugnait à commettre un intérêt quelconque avec ceux qui ne le parta-

geaient pas. Il resta donc insensible en apparence à toutes les démonstrations d'Antoine pour se persuader la certitude de sa prédiction. Rodolphe avait rattaché sa rame de façon à pouvoir l'abandonner, et regardait chaque point de leur mobile horizon avec une attention inquiète.

– Si pourtant on en avait été sûr ! dit-il enfin.

– C'aurait été plus facile, répondit Antoine. Mais enfin cela reviendra au même.

Après ces discours énigmatiques, Joseph les vit causer à voix basse d'un air si occupé qu'ils ne semblaient nullement songer à l'effet de leurs regards brusquement détournés vers lui, ni de leur secrète conférence.

– Y a-t-il du danger ? demanda-t-il enfin, très-troublé. Un non et un oui partirent en même temps, montrant que les deux autres n'entendaient pas de même la réponse à donner.

– Oui, répéta Rodolphe plus fortement. Moi, je trouve qu'il est juste de t'avertir afin que tu puisses te préparer. Je ne suis pas de ces gens qui ne croient à rien ; et il lançait un coup-d'œil réprobateur sur Antoine.

– Quelle bêtise ! fit celui-ci en haussant les épaules.

– Écoute, mon cousin, reprit Rodolphe avec le plus grand mérite d'intention qu'il soit possible d'associer à de pareils discours, dans un moment semblable ; écoute ; à tout péché miséricorde, ainsi tu ne dois pas trop appréhender d'aller là-bas.

– Où ? demanda Joseph.

– Ma foi, là ! répondit l'autre, en étendant la main vers l'eau.

– Qu'as-tu dit ? balbutia une voix étranglée. Allons-nous périr ?

– Hélas non ! répliqua Rodolphe avec une pitié déconcertée.

– Alors ?...

– Cela te regarde. Songes-y ! tu n'as plus qu'un moment.

– Vous voulez me tuer ?

– Comme tu prends la chose ! dit Rodolphe mis hors de mesure.

– Aussi pourquoi la dire ? voilà ce que c'est, interrompit aigrement Antoine.

– Bon pour vous de vouloir qu’il mourût comme un chien sans pouvoir se reconnaître !

– Ces belles raisons ne nous ôteront pas la peine qu’il faudra avoir à présent.

– Quelle peine ? dit Rodolphe ; je me moque pardi bien de celle des bras. D’ailleurs il n’a pas l’air trop en train de se défendre.

Le pauvre enfant, en effet, était tombé anéanti au fond du bateau qu’il secouait presque de son convulsif tremblement. Hors d’état de prononcer un mot, il se gardait seulement des yeux contre toute approche.

– Il faut en finir ! reprit Antoine. Tu vois bien que tu n’as rien avancé, au contraire.

– Vous allez trop vite en besogne, celle-ci n’est déjà pas trop belle pour être si pressé. Attendez un moment.

Il s’avança vers Joseph, qui bondit et fit quelques pas en arrière.

– N’aie donc pas peur, lui dit-il ; à quoi est-ce que cela te servirait d’ailleurs ? tu ne peux songer à résister à deux gaillards comme nous, bons nageurs et vigoureux. À moins que tu ne veuilles te

jeter toi-même dedans, au bout du bateau, ce qui nous rendrait un fameux service, je ne vois pas ce que tu gagnes à t'y précipiter ainsi. Tu ferais mieux de suivre mon conseil et de te mettre en règle avant qu'il soit trop tard.

– Rodolphe ! mon ami ! cria l'infortuné : pense un peu à ce que tu dis. Est-il bien possible que vous ayez l'intention de m'assassiner ?

– Ce n'est pas cela, tu comprends mal, reprit l'autre tout étourdi.

– Qu'est-ce donc ?

– On t'a condamné ailleurs, et nous ne faisons qu'exécuter la sentence. C'est une corvée que tout le monde n'aurait pas remplie avec autant d'égards que moi, tu dois le sentir.

– Ainsi vous êtes mes bourreaux !

– Il n'y a pas moyen de s'entendre avec quelqu'un qui n'a que des gros mots à la bouche ! Moi, à ta place, je dirais, au lieu de cela, *Notre Père* !

– Rodolphe ! Rodolphe ! aurais-tu bien le courage de me noyer ? tu en aurais trop de remords ensuite. Crois-moi, le mal n'est jamais bon à faire. Quelle cruauté serait la vôtre ! Non. Je ne

me suis pas assez repentí. Il faut que je vive encore. Vous ne commettrez point un meurtre ! Ah ! vous ne savez pas ce que c'est ! Je serais le moins à plaindre, si j'étais prêt. Mais je ne le suis pas, Rodolphe ; je ne veux pas mourir ; je ne veux pas. Entends-tu ? je ne veux pas.

– J'entends bien. Mais cela ne signifie pas grand'chose. On ne te demande pas ton avis ; et nous-mêmes n'avons plus à délibérer là-dessus.

– Je rêve sûrement, murmura la victime ; c'est impossible.

– Il serait bien bon ! dit l'autre avec une exclamation à moitié retenue.

Puis tous deux ils recommencèrent leurs inutiles supplications ; l'un, hors de lui-même, bouleversé, épouvanté de son horrible sort et de l'action qui l'accomplissait ; le second, ému malgré lui et tenace à vouloir qu'on profitât du temps, rien n'étant, excepté cela, de leur compétence. Puisqu'il n'y avait plus à délibérer il n'était, selon lui, pas raisonnable de le prendre à partie et de regimber contre ses avis.

– Ne fais donc plus l'enfant ! conclut-il après une exhortation en ce sens. Mais Joseph l'écoutait à peine ; emporté au rude courant de sa propre émotion, il suivait aussi sa pensée, qui se précipitait vers toutes les issues où une délivrance pouvait être aperçue et s'y heurtait sans se décourager. De toutes parts enfin la prison se ferma. Les airs orageux, les flots en tourmente, la terre absente, l'horizon vide et désert élevaient autour de lui des murailles plus inaccessibles que celles d'un cachot, et sans ouverture. Exécuteurs et geôliers étaient là, devant compte de leur proie et trop assurés dans les obligations de leur emploi pour concevoir la faiblesse ou la force qui aurait fait d'eux des libérateurs.

Dans cette situation, et le recours à la miséricorde humaine interdit, Joseph voulut du moins tout savoir de son malheur ou peut-être, hélas ! seulement, en repousser l'heure finale, fantôme auquel ses yeux n'osaient encore se fixer.

– Puisque vous ne craignez point, dit-il, de disposer ainsi de moi sans savoir si mon sang ne vous sera pas redemandé, ni mon âme ; en vertu

de quel droit faites-vous cela ? qui vous a établis mes juges ?

– Si tant est que nous soyons tes juges, ce qui ne me paraît pas très clair...

– En effet, murmura Joseph entre ses dents, ce serait mieux de vous appeler mes assassins.

– Nous ne sommes là, continua Rodolphe sans l'entendre, que pour sauver l'honneur de la famille, compromis par tes déportements.

– Mais, mon Dieu ! je n'ai pas volé ce cheval comme on l'entend.

– Je n'en sais rien. Mais, supposé que ce soit vrai, tu n'en risquais pas moins la potence ; et c'est ce que ton père ne voulait pas.

– Ainsi c'est lui ?... demanda Joseph, l'âme suspendue à la question qu'il n'osait achever.

– Lui et les autres. Nous avons bien vu tous qu'il ne s'agissait pas d'aller par deux chemins.

– Mon frère aussi ? articula avec peine une voix émue.

– Certes oui. Il n'y avait pas d'autre moyen. D'ailleurs il ne fait pas bon résister à mon oncle.

Du moment qu'il avait prononcé, tu comprends que nous n'avions plus rien à dire.

– Seigneur mon Dieu ! est-il donc possible qu'un père fasse détruire son enfant ?

Cette exclamation sortant presque inintelligible des lèvres de Joseph fut sa dernière interruption aux lentes explications de Rodolphe, qui tenait à prouver son dire avant de revenir à son perpétuel avertissement. Joseph ne l'entendait pas, ne s'agitait plus. Avec sa foi filiale et l'amour des siens il avait perdu l'envie de vivre. Le seul souvenir de Marie lui arracha une larme qui ne pouvait couler pour lui-même. Il était si malheureux ! Aux terreurs de la mort qui grelottaient dans ses membres se joignaient les déchirements d'une douleur infinie ; d'une de ces douleurs qui, lorsqu'elles peuvent s'examiner elles-mêmes, conçoivent la puissance de l'homme pour souffrir et la puissance de Dieu pour punir. Brûlée à ce feu dévorant, la volonté de Joseph ne pouvait tenter d'autres luttes. Elle s'abandonna et se soumit. Mais dans ce calice suprême la seule goutte non empoisonnée, la vue toute prochaine de l'autre vie, donnait aussi son amertume et voulait le plus

rude effort. Pardonne-nous, comme nous pardonnons ! fallait-il dire à celui devant qui l'âme allait paraître. Comment prier, comment espérer, comment mourir avec un reproche aigu dans la pensée, le trouble, le désordre, un cri naturel mais accusateur ? De toutes ces ruines sanglantes devaient s'élever des accents de paix et de bénédiction. Sur qui l'avait trahi nulle plainte ne pouvait retourner que toute pénétrée d'amour. À l'opprimé appartenait encore le sacrifice de sa dernière défense, de sa dernière vengeance, de sa dernière protestation, de ce que nous aimons volontiers comme notre dernier droit, le jugement sévère, implacable, du cœur. Rien n'était permis que l'oubli de l'injure, demandé que le pardon, agréé que l'amour. Et c'est à la faiblesse humaine qu'on propose de tels efforts ? Et c'est à la nature égoïste qu'on s'adresse ! Et c'est notre boue haïssante qu'il faut convertir en parfum. Ô Dieu de la croix ! Dieu vivant et mort ! Quelle autre pensée que la tienne pouvait montrer à la terre cette folie sublime, la réaliser et la proclamer ? Une si incroyable exigence atteignant un but de bonheur par un tel chemin, unique, effrayant et presque inaccessible, est la chose la mieux mar-

quée du doigt de Dieu. Quel homme l'aurait inventée, l'aurait osée, l'aurait donnée comme la simple compréhension de notre être moral et de notre vie ? Joseph succombant presque sous le poids de cette nécessité terrible et glorieuse ne songeait pas à se soulager en lui résistant ; mais il n'avait pas la force de la porter.

– Laisse-moi prier en paix, dit-il enfin à Rodolphe, qui continuait près de lui son partage inentendu.

Il s'agenouilla, en chancelant, au fond du bateau, et pendant long-temps on n'ouït plus rien que le claquement passager de ses dents, lorsqu'un frisson traversait ses lèvres ouvertes. Le gémissement perpétuel des airs tourmentés accueillait au passage ce bruit lugubre et, tourbillonnant avec lui sur la plaine sonore, ne tardait pas à l'étouffer. Le combat secret de l'agonie morale, la révolte de la chair et du sang durent être lents à s'apaiser, car la dernière prière, soumise et transformée, arriva courte et tardive ; triomphe d'autant plus victorieux de la grâce d'en-haut qu'il était plus disputé par les sentiments naturels.

– Faites maintenant, dit-il, ce que vous voudrez ; mais faites-le sans que je le voie, et sans que je revienne de là où je suis. Mon corps est à vous, puisque vous ne craignez pas de le détruire sans la permission de Celui qui l’a fait.

Cette douceur inattendue épouvanta Rodolphe et toucha l’autre. Ils étaient là, debout derrière lui, sans plus sentir ce courage machinal qui les avait conduits et les devait pousser jusqu’au bout avec l’impulsion aveugle d’un ressort mécanique. Ils se regardèrent d’un air incertain et ne bougèrent pas.

– Dis donc, mon garçon, reprit Rodolphe, puisque te voilà prêt, et que tu prends raisonnablement ton parti, n’as-tu point de commission pour personne ? n’as-tu rien à envoyer nulle part ? C’est que je m’en chargerais, vois-tu ; et tu pourrais être bien tranquille.

– Non, je n’ai point de messages ; Marie les devinera. Quant aux autres, tu peux répondre à ceux qui te parleraient de moi que je pardonne à tout le monde. Oui, continua-t-il d’un accent plus animé, je pardonne ! Dis cela à mon père, pour qu’il puisse une fois pleurer. Dis-lui qu’il par-

donne aussi. Dis-lui que ma faute doit être ensevelie avec moi sous ces ondes où j'avais cru cacher toute trace de ma folie et où je souhaite que sa prudence en efface mieux les suites que je n'ai réussi à le faire. Ou plutôt, dis-lui de ma part, que devant l'éternité on se souvient des sacrifices qu'on a faits à l'honneur du monde pour les maudire ; et des précautions de la sagesse, ou des envies de la passion, pour s'en faire une risée infernale ou bien un remords du ciel. Dis-lui que, sans le savoir, on a des idoles auxquelles on offre jusqu'à ses enfants, au risque de brûler avec eux dans les flammes de l'autre monde, si Dieu ne vient à temps dévoiler l'horrible pente sur laquelle chacun a glissé. Ah ! si mon malheur vous servait au moins de prophétie et si nous nous retrouvions un jour ! Dis-leur que je l'ai désiré, que je le demande à ce dernier instant. Dis aussi cela à mon frère.

Ici la voix expira. Joseph était retombé à genoux. Les meurtriers, honteux de leur émotion et voulant se la dérober l'un à l'autre, par la promptitude de l'action, profitèrent du moment et de la position pour passer un nœud coulant, serré autour des jambes de la victime. L'un d'eux la soule-

vant avec le reste de la corde, et l'autre s'y aidant des mains, ils la précipitèrent en lui faisant donner un demi-tour par dessus le bord, avant que rien pût s'opposer à cet élan vigoureusement imprimé. Le bateau en bondit ; la vague troublée jaillit avec un bruissement sinistre, et se referma en gouffre tournant sur le corps qui s'enfonçait. Fido poussa un cri lamentable et, s'élançant dans le sillon perfide, s'y plongea sans hésiter avec un hurlement sourd.

Puis la lune reforma son rayon scintillant qui s'étendit comme un linceul argenté sur la tombe mobile. Le bateau s'éloigna tout tremblant encore de sa secousse et de sa lutte renouvelée avec l'onde irritée. Fido reparut nageant après lui, muet et fatigué, et bientôt il ne resta pas d'eux une ride de plus au front du lac, sous le sympathique regard des cieux.

La lointaine atteinte du soleil rougissant venait de toucher la joue pâle de Marie, seule, morne, absorbée, penchée à cette fenêtre où elle avait passé, sans s'en apercevoir, les froides heures du premier matin. Son œil ne cherchait

plus rien sur le changeant miroir de l'onde tranquillisée. Son oreille n'épiait plus les bruits de la rive, ni ceux que les travaux accoutumés de la campagne épandent, dès le lever du jour, autour des habitations. Qu'avait-elle à savoir et à prévoir ? Plût au ciel, au contraire, que rien ne lui arrivât plus de ce monde accablant, où le meilleur pour elle était maintenant sa prison. Tout à coup cependant elle tressaillit. D'un point écarté de la précédente direction et côtoyant au plus près le bord, la nacelle bien connue revenait à sa petite anse. Une espérance secrète, restée au fond du cœur, est comme la vive haleine des bises qui, passant tout à coup sur une fournaise amortie, y découvre en fuyant les places encore brûlantes et y soulève même parfois une flamme subite. Ainsi Marie, en voyant débarquer seulement deux hommes, qu'elle reconnut, comprit à son horreur profonde, à sa peine nouvelle, qu'elle n'avait pas jusqu'alors bien cru à son malheur.

Des gendarmes arrivaient aussi par la grande route qui, suivant le lac à distance, passe devant la maison. Les arbres, la molle et lente inclinaison du terrain, les sinuosités du chemin mettaient

obstacle à ce qu'on pût suivre, de là, ce qui se passait au rivage ; à moins de s'arrêter à quelque'une de ces embrasures ménagées par une éclaircie ou un caprice de la pente. Le second étage au contraire, et même le premier à certains endroits, regardaient à la fois la colline, la route, la rive et l'onde, et pouvaient réunir d'un coup-d'œil les deux groupes qu'il fallait pourtant empêcher de s'approcher et de se venir rejoindre au but commun de leur expédition. Il parut bientôt que Marie n'y songeait pas seule. Une main invisible, ouvrant sa prison, lui rendit une liberté dont elle usa avec la promptitude du dévouement. Elle avait disparu au sentier du rivage, avant que les gendarmes eussent atteint le contour d'où ils l'auraient vue traverser.

Quand ils heurtèrent à la porte, ce fut Pierre qui ouvrit, au bout d'un instant. Il répondit que son fils n'était pas au logis, que, du reste, on pouvait tout visiter et fouiller aussi soigneusement qu'on voudrait. L'huissier disposa ses hommes de façon à surveiller toute évasion, et s'assura lui-même de l'absence de Joseph par une perquisition minutieuse. Étonné de ne trouver partout

que des chambres vides ou des valets tout surpris eux-mêmes d'avoir à décliner leur nom si matin, il demanda enfin au vieillard où était le reste de sa famille.

– Je n'ai de compte à vous rendre, répondit Pierre, que pour celui que vous cherchez, et je ne sais pas où il est.

Cette réplique péremptoire n'arrêta pourtant pas tout-à-fait les questions, mais les rendit plus circonspectes et plus attentives. L'entretien tournait à l'interrogatoire ; mais sans amener une parole qui pût servir à autre chose qu'à constater l'humeur d'un citoyen dérangé chez lui à une heure indue et pour des motifs plus que désagréables. Un peu déconcertée donc, mais nullement éclairée ni convaincue, l'escouade judiciaire s'en retourna comme elle était venue. Alors se glissèrent discrètement à leur tour, dans la maison ouverte, les deux émissaires de la justice occulte lui rapportant leur obéissance à son terrible décret. Michel était avec eux, aussi pâle et froid qu'une statue renversée durant une nuit d'hiver et battue de tous les flots du ciel et de la terre. Il était resté sur la grève jusqu'à ce moment, et Marie,

touchée de son air égaré, l'avait remis aux autres pour le cacher d'abord et le ramener ensuite.

Elle-même, ce soin rempli, se sentit incapable de quitter le bord vers lequel chaque ondulation de la vague apaisée pouvait rouler un dépôt mal enseveli dans ce flottant tombeau. Fascinée par cette préoccupation qui distrayait un peu sa peine, elle se mit à parcourir les contours de la plage, cherchant assidument, plongeant d'un coup-d'œil sous les eaux et tressaillant à chaque déception comme elle aurait tressailli à quelque découverte.

Elle y passa le jour sans rien trouver que Fido. Mouillé comme elle, découragé, harassé, il semblait aussi regarder le lac comme s'il s'y cachait quelque portion de lui-même. Ce fut une grande émotion pour Marie que la rencontre de ce témoin silencieux, de cet ami dans lequel seul elle retrouvait sa propre pensée. À grand'peine tous deux ils s'éloignèrent du bord quand, rebutés par la nuit, vaincus par la fatigue, ils se souvinrent enfin qu'ils avaient tout oublié.

Dès le lendemain matin, attirée par un invincible sentiment le long des eaux mystérieuses qui gardaient toujours leur secret, Marie recommença

de suspendre sa vie aux chances d'une recherche aussi obstinée qu'infructueuse. Pendant huit jours, chose étrange ! elle ne s'inquiéta ni de ce que pensait son père, ni de ce que devenait l'affaire ; elle accomplissait à la hâte ses tâches domestiques, puis courait de nouveau, dans un trouble d'esprit profond, redemander son frère à tous les mouvements de l'eau, à tous les golfes du rivage. Ce qui fut d'abord le dernier effort de l'espoir évanoui devint ensuite l'habitude souffrante d'un cœur dont elle engourdissait un peu le mal et qu'une voix semblait appeler encore, une voix que l'oreille n'entendait plus.

Nulle communication n'existait entre cet intérêt actif, ardent, et celui des autres, dont l'attention paraissait concentrée, ou comme auparavant passive. Plus un mot n'était prononcé qui se rapportât au passé. On eût dit sa mémoire aussi effacée de la terre. Les deux hommes s'en flat- taient peut-être, ou du moins se laissaient aller à ce sommeil de la conscience qui suit assez souvent la réussite du mal. Les domestiques et le village croyaient Joseph en fuite, la procédure se taisait ;

la mort refermait son obscur abîme sur le dangereux secret. Tout avait réussi.

## IV.

Tout avait réussi. Ainsi du moins le disait Pierre à sa fille, un jour qu'il voulait arrêter ces courses continuelles dont il craignait à la longue le compromettant effet. Il s'engagea, à ce propos, dans une première explication de ce qu'il regardait alors comme légitimé par le succès. Mais Marie, malade, épuisée, vaincue d'avance sur tout ce qui la regardait, et dont le souci actuel était maintenant un peu découragé, Marie résista toujours avec une égale force aux sophismes même triomphants. Elle n'accepta point cette manière commode de juger son action par la suite qu'elle amène, par le but qu'elle atteint. Prophète malgré soi sinistre, elle dénonça des jugements de Dieu

d'autant plus redoutables qu'ils passaient moins immédiatement par des mains humaines.

Il est bien difficile, dans l'assouvissement d'une passion, de raisonner juste sur ce qui la touche. Triste pourtant de la perte de son fils, le vieillard n'en restait pas moins dans son opinion touchant la délivrance permise, naturelle, unique, qui s'était opérée. Michel aussi en revenait là. La sagesse prudente triomphait. L'orgueil se créait une pâture de ce qui l'aurait dû ruiner. Le cœur charnel étouffait les larmes par l'égoïsme. Rien n'endurcit comme une mauvaise victoire, un bonheur coupable, un remords transformé en applaudissement.

Mais ce n'est qu'aux vases de colère dont Dieu ne veut pas se souvenir qu'il appartient de contenir long-temps cette douceur empoisonnée. Les autres se briseront sous un coup de tonnerre ou seront renversés par lui avant de s'imbiber trop profondément de la liqueur maudite.

Deux pêcheurs de Morat, mécontents de leur journée, regagnaient nonchalamment le port en

côtoyant d'assez loin la courbe gracieuse du rivage.

– Pauvre métier, disait l'un d'eux, il n'y a pas de l'eau à boire.

– Est-ce là ce qui t'inquiète, imbécile ? Je ne te connaissais pas tant de goût pour le vin des poissons. Pour moi, tout mon souci est de finir par en trop boire. Je ne m'en tirerais pas si bien que ce compagnon là-bas.

– Hein ?

– Regarde ; c'est un canard sauvage, ma foi. Excellent rôti !

– Que nous vendrions très-bien.

– Oui-dà ! il n'est pas sûr que cela me convienne de le vendre. Mais enfin allons plus près d'abord.

– Maintenant que je le vois, je te dis que ce n'est pas un canard, c'est un morceau de bois que je prendrai pour amadouer un peu ma femme, ce soir.

– Une bûche qui a des plumes, n'est-ce pas ?

En ce moment l'objet qui se montrait sur l'onde, en face du bateau, souleva tout-à-coup une figure humaine jusqu'alors penchée en avant. Cette apparition désolée glaça d'horreur les curieux bateliers. Un cadavre flottait là, debout, retenu par quelque enlacement des herbes, mais se balançant parmi les roseaux avec un mouvement inerte qui, pour simuler la vie, n'était qu'une plus repoussante face de la mort. Les jeux de l'eau, de la brise et de la lumière autour des décompositions humaines étaient une chose effroyable, un contraste suprême et menaçant. Tout insoucians qu'ils arrivaient, ces hommes en furent frappés. Il leur fallut beaucoup de temps et de courage pour se décider à prendre un parti ; et encore s'arrêtèrent-ils au plus timide. Ils ramèrent vers le point prochain du rivage, pour y demander de l'aide et des témoins qui vinssent avec eux relever le corps.

Ces restes malheureux ne s'appartenaient plus en effet à eux-mêmes ; ils ne pouvaient, comme les autres, s'en aller au repos de toute la terre sans être fouillés, examinés, retenus par la main des vivants. Vainement la tombe réclamait

sa proie ; la loi, plus impérieuse encore, lui en disputait la triste possession. Ce cadavre inconnu n'avait pas droit de disparaître avant d'avoir livré son nom, avant d'avoir dit s'il devait être vengé, avant d'avoir dénoncé son meurtrier.

Remis entre les mains des officiers de justice du village de Faoug, ce corps fut déposé en lieu sûr et gardé par eux. Dès le lendemain matin, un grand nombre de personnes, assignées à cet effet, vinrent déposer devant le juge-de-peace, les unes de leur ignorance totale, les autres de la conviction qu'elles revoyaient Joseph Ménard dans le lugubre objet qui leur était présenté.

Ce point reconnu, que le souvenir récent d'une affaire où ce nom retentissait rendait plus important à presser ; on songea aux moyens d'atteindre la vérité mystérieuse qui se cachait derrière les silences de la mort. Tous les bateliers furent successivement interrogés, et protestèrent de leur entière innocence. Aucun n'avait prêté son bateau. Aucun n'avait vu meurtre ni suicide ; mais tous avaient ouï parler vaguement d'une procédure, subitement étouffée par la famille du coupable, et de la disparition de celui-ci. Chacun se

réfugiait, avec ses conjectures, dans un bruit public partout répandu, mais dont la source ne put être constatée. Il est des rumeurs grossissantes qui semblent être sorties de terre comme une fumée s'élargissant ensuite dans tout le ciel. Rien ne prouvait qu'un attentat eût été commis. Nulle trace de violence ne paraissait sur les pâles débris du malheureux ; mais une vague dénonciation du crime s'était faite à l'oreille de tous sans qu'aucune voix humaine parût l'avoir d'abord articulée. Malgré des précautions excessives pour ne rien risquer de compromettant, personne ne put nier cette singulière connaissance d'une chose si peu avérée.

L'enquête judiciaire enregistra donc dans ses pages l'indice fourni par cette croyance publique, et y trouva un de ses motifs pour mettre en état d'accusation et même d'arrestation Pierre Ménard avec son fils Michel.

Ce fut pour eux un coup terrible, une de ces illuminations poignantes qui montrent au cœur sa folie, sans lui donner du courage pour s'en débarrasser. Le rêve cesse alors ou se montre un rêve, mais il nous avait trop été réel pour qu'en le per-

dant nous ne croyions pas nous perdre nous-mêmes. Ainsi sentirent ces hommes qui avaient résisté en de si rudes épreuves. Dans un premier interrogatoire, subi par toute leur maison, excepté par Marie alors malade de saisissement et de fatigue morale, ils avaient gardé tout leur sang-froid et même toute leur sombre espérance. Renfermés dans une dénégation laconique, ils se flattaient d'avoir échappé au danger même de beaucoup trahir la vérité. Par un de ces étranges compromis qui se font souvent en nous à notre insu, ils ne se croyaient pas précisément menteurs, en affirmant leur ignorance sur la fin de Joseph, parce qu'ils n'en avaient pas été témoins et qu'ils n'en savaient point les détails pour n'avoir point voulu les entendre de la bouche des autres.

Mais maintenant cette prudence, cette sagesse, ce bonheur se trouvaient n'avoir servi à rien. Le soupçon et la honte revenaient fondre sur eux au milieu de leur succès, à cause de leur succès. Il fallait aller en prison, ignominie par elle-même indélébile pour certains esprits. Il fallait tout craindre. Il fallait même renoncer à se dire qu'on avait pris un bon parti, et que l'honneur se-

rait sauvé. Que restait-il alors pour conjurer les amers élancements du remords ? Comment se déguiser la couleur d'une action que le grand jour venait frapper d'un rayon réprobateur ; action aussi horrible qu'inutile ; et plus horrible maintenant de toute son inutilité ? Cette vue nouvelle du passé, jointe à la cuisante douleur du moment présent, accablait tellement le vieillard, lorsqu'il fut emmené de sa maison, qu'il arriva brisé de corps et d'esprit dans la demeure lugubre et solitaire où nulle voix humaine, nulle distraction extérieure ne pouvait apporter d'étourdissement à ce profond malheur. Enfermé avec sa conscience, avec sa ruine, avec sa victime, il subit un épouvantable supplice, il livra sans cesse un combat cruel aux monstres évoqués par sa pensée pour voltiger autour de lui et enfoncer leurs griffes acérées à toutes les places sensibles.

Il parut que Dieu le trouvait assez puni, car on le relâcha après quelques semaines plus cruelles que ces martyres durant lesquels l'âme n'assiste pas toujours aux déchirements subis. On ne trouva pas à le convaincre ; ni dans ses propres réponses toujours mesurées et négatives tant son

trouble même l'excitait à tout vaincre pour sortir de sa situation ; ni dans les aveux de son fils, plus tranquille depuis que s'étant accusé lui-même, disculpant son père, et refusant absolument de dénoncer ses complices, il avait retrouvé un peu de paix dans le repentir et dans la vérité.

Mais Pierre Ménard, en échappant à une torture sous laquelle sa raison n'aurait pas longtemps résisté, devait cependant retrouver une peine à chaque détour de la pente. Ainsi, le retour chez lui fut empoisonné par la nouvelle de ce qu'il nomma d'abord la lâcheté de Michel. En se sacrifiant lui-même, principalement pour détourner sur sa tête le nuage qu'il voyait s'amasser autour de celle de son père, le pauvre jeune homme n'avait pas songé qu'il en ruinait la suprême et dernière espérance, déjà si compromise, mais non encore perdue. Que devenait, en effet, l'honneur de la famille, lorsque son aîné se reconnaissait un assassin ? Il n'avouait, il est vrai, ni la faute des siens, ni rien qui pût entacher d'une autre part la mémoire de sa victime, innocente disait-il ; mais son crime à lui, le fait d'avoir amené la mort de son frère par des moyens qu'il refusait de décou-

vrir, il ne le niait pas. Il venait donc remplacer Joseph à une place infamante, en attendant de lui succéder aussi, au retour de l'échafaud, dans la funèbre distinction d'une sépulture faite d'office. Il n'appartenait plus à sa famille, si ce n'est pour la déshonorer.

Cette pensée abreuvait l'âme du vieillard de fiel et d'amertume. Il ne se soumettait point à la vengeance providentielle que les choses tiraient de lui. Il ne comprenait pas que, lorsque l'orgueil humain se fait égal à Dieu par la prétention de disposer des événements au lieu d'y respecter l'ordre éternel et moral même à l'encontre des passions, il mérite la punition éclatante de lire sa propre folie dans l'œuvre même où il avait cru mettre une sagesse plus prévoyante. Le sens de l'épreuve lui était voilé, il n'en avait que les souffrances et les légitimes remords.

Le sang de ses fils, en effet, criait bien haut à ses oreilles, à côté de son nom flétri. Celui qui n'était plus revenait s'asseoir toutes les nuits au chevet douloureux du père et, soulevant sa tête penchée comme devant les pêcheurs, il montrait sous sa chevelure blonde et mouillée un visage

tour à tour éclairé des souriantes promesses du premier âge, de la tendresse gracieuse de l'enfance ou de la joyeuse confiance de l'adolescent. Ces apparitions obstinées du bien perdu, qui se reproduisait sous toutes ses faces, étaient un reproche et un regret continuellement déchirants. Et lorsque auprès de ces images en accouraient d'autres du fond de la prison de Michel, convulsives, désordonnées, tourmentées par l'inquiétude et par les chances du possible, Marie s'effrayait au matin, en revoyant son père.

À mesure que les circonstances avaient parlé, elle-même s'était tue : la force courageuse du dévouement renaissait avec le besoin. L'événement s'était chargé d'avertir les consciences assoupies ; la jeune fille ne pensait pas que sa tâche pût renfermer maintenant autre chose que l'appui et la consolation. Ce n'était point recourir au plus facile.

Comme un lion blessé qui sent les mouches s'acharner sur son flanc ouvert, Pierre avait encore à endurer les visites effrayées de ses complices, leurs lamentations, leurs calculs égoïstes, leurs murmures, leur accusation mal dissimulée.

Depuis que l'intérêt plus pressant de leur vie était en jeu, ils se croyaient le droit non-seulement d'oublier tout le reste, mais encore d'exiger que tout se rapportât à ce point unique. Qu'importaient maintenant et la réputation, et la douleur d'un père, et la vérité, et la vertu humaine, et le sort même des autres ? tout cela s'anéantissait complètement. Le remords, le souvenir, n'étaient que de la peur. Elle exigeait du vieillard une patience infinie ; plus de support encore que d'abnégation, car cette basse manière de sentir et d'agir lui répugnait assez pour tout refouler en lui. Il méprisait sa propre pensée d'avoir rencontré de pareils instruments, et se demandait avec l'angoisse d'une passion qui vient à douter de son objet, si l'estime d'un monde représenté par de tels hommes valait bien ce qu'elle lui avait coûté.

L'affaire, un instant suspendue par la ténacité de Michel à taire ce qui pouvait la mener plus loin, se reprit pourtant sur de nouveaux indices, venus de divers côtés. C'était des gens qui, par une claire soirée, avaient vu de la route quatre individus sur le rivage se disposant à s'embarquer

dans un petit bateau à une heure tout à fait indue et qui témoignait bien du mystère qu'on y mettait. Ces gens, pressés, retournés, convenaient même, malgré leur répugnance, qu'ils avaient cru reconnaître les fils Ménard et deux de leurs parents. Tous ceux-ci furent examinés, confrontés avec les témoins. Tous nièrent, même Antoine et Rodolphe, qui ne purent cependant, aussi bien qu'ils l'auraient voulu, écarter d'eux le soupçon ; en sorte qu'ils furent emprisonnés, sans avouer davantage. Mais André ne s'était pu cacher de son excursion sur le lac cette même nuit, avec une nacelle empruntée ; obligé de répondre en justice il s'embrouilla si bien, nia si malencontreusement, coupa si fort les assertions des autres que cela prit un air suffisamment louche pour autoriser la défiance sur leur véracité à tous. L'enquête s'en prévalant, la mauvaise conscience et le trouble s'en mêlant, la confiance se perdant, Rodolphe hésita, balbutia et finit par tomber à genoux en pleurant pour demander pardon à ses juges et leur confesser la vérité. Après cet éclatant démenti, Antoine ne pouvait guère espérer le succès de sa tactique de défense ; il y persévéra et n'en fut pas moins convaincu.

En apprenant ceci Marie trembla pour son père, dont la liberté déjà restreinte et précaire n'était pour ainsi dire que l'élargissement d'un suspect dans une autre case de la prison. Il fut en effet arrêté de nouveau ; cependant ce premier fait de n'avoir été vu nulle part au dehors, avec les meurtriers, et cet autre, établi par Michel et à peu près laissé tel par Rodolphe, de n'avoir point participé à la délibération homicide, le firent relâcher encore cette fois.

Mais la coupe de ses douleurs, si remplie, n'était pas comblée. Pendant cette seconde captivité, sa seconde victime, cet enfant malheureux entraîné par lui dans ce cachot dont les murailles s'élevaient entr'eux, cet objet douloureux et perdu ne cessa point d'agiter dans son cœur les plus sensibles images. À mesure que l'impossibilité s'établissait de sauver par aucun moyen cet honneur trop cher, dont le fantôme ricaneur grandissait en fuyant et fermait tout un horizon sur lequel Pierre n'osait lever les yeux, la vie se concentrait pour lui dans un point unique ; et là aussi il était frappé, il était dépouillé par sa faute même. Il ne lui restait plus au monde que deux êtres

auxquels il pût penser, et de ceux-là il fallait en voir souffrir et mourir un, parce qu'on l'avait ainsi voulu.

Touché aussi de cette générosité filiale qui fermait la bouche de Michel et lui ôtait sa seule excuse pour désarmer la loi, le vieillard se fut accusé lui-même s'il eût espéré le sauver ; mais cette folie, probablement inutile, n'était pas assez dans la pente de son caractère pour qu'il s'y laissât aller avec le peu de chances qu'elle offrait. Il comprit, avec justesse et raison, et mit assez haut le cœur de son fils pour s'abstenir de ce qui n'aurait fait qu'en combler le malheur et l'inquiétude.

Une grave question restait à résoudre dans le procès des prévenus et pouvait changer leur sort, même dans le châtiment, d'une manière assez importante, suivant quelles lois le leur infligeraient. Le lac de Morat, théâtre du crime, savait seul jusques-là si le tribunal vaudois devant qui on avait porté cette affaire avait bien le droit de la juger ; ou si, peut-être, les eaux fribourgeoises devaient compte de l'attentat involontaire dont on

les avait chargées aux tribunaux de leur pays. Une commission d'enquête dut s'en assurer.

Réunis pour la première fois, et devant des juges, sur le bateau qui les reportait au lieu fatal dont la trace devait se retrouver dans leur souvenir, les trois complices se détournèrent l'un de l'autre et subirent en silence les émotions mélangées d'une semblable expédition. Le plein air ranimait ces hommes faits pour lui ; la nature si connue, leurs prés et leurs champs, la fumée de leur toit au lointain, mille impressions confusément apportées par les choses extérieures, tout envenimait la vie et le désir de vivre. Mais la dérision du contraste n'en devenait que plus poignante et l'onde plus impitoyable à réfléchir le passé comme le présent.

On aborda dans l'anse même d'où le petit esquif était parti dans la nuit du meurtre ; il s'y balançait encore, insoucieux et solitaire, étonné, semblait-il, de se voir un compagnon sur le flot discret qui baignait sa petite jetée. Sur celle-ci descendirent les membres de la commission, qui voulaient suivre du rivage, à pied, la marche du bateau, afin de tracer de l'œil sur la plaine ondu-

leuse du lac la ligne de démarcation des deux cantons, d'après celle de la terre. Il suffisait, pour cela, de s'y bien placer dans la juste direction, et de s'assurer ensuite de quel côté de la frontière se trouvait le bateau. Celui-ci, dirigé par Rodolphe et Antoine, avait ordre de se gouverner autant que possible d'après le souvenir de leur précédente course, et de se fixer sur le point jugé le plus probablement celui où déjà une fois il s'était si tragiquement arrêté.

Cela se passa ainsi. Après un assez long circuit autour du bout du lac, les commissaires virent le bateau immobile à une centaine de pas plus en avant qu'eux-mêmes et que la limite vaudoise. C'était donc à une autre juridiction qu'appartenaient le reste de l'affaire et sa conclusion. Les détenus, en l'apprenant, et le vieux Pierre qui avait suivi de l'œil par sa haute fenêtre toute cette représentation dramatique jouée entre deux scènes de mort, furent également frappés. Ils savaient tous que la chance de la condamnation demeurant la même, celle de la punition augmentait de rigueur.

La procédure et les prisonniers furent sur-le-champ transmis à l'autorité compétente pour les juger ; cela n'était ni long, ni difficile au point où en était l'évidence. Michel d'abord, Antoine et Rodolphe furent condamnés à la mort infamante du gibet. Et si Pierre n'apprit pas, du fond d'une prison, sa libération difficilement accordée au manque de preuves précises contre lui, c'est qu'il était trop malade pour avoir pu y être transporté.

À ces nouvelles, percé d'un inexprimable retour des émotions sensibles de la nature, mais aussi absolu que jamais à faire tout céder à sa volonté, il exigea de Marie qu'elle l'abandonnât aux soins d'une servante et qu'elle partît pour Fribourg. Les condamnés venaient d'y être transférés pour entendre ratifier leur jugement par la cour suprême, et pour le subir. La pauvre fille était doublement épouvantée, soit de quitter sa place auprès d'un père succombant presque aux douleurs de l'âme et du corps, soit d'aller chercher elle seule une tâche plus difficile encore dans une ville inconnue, en de telles circonstances, et autour de la prison d'un frère jusques à qui elle n'osait se flatter de parvenir.

Cependant il aurait fallu partir immédiatement, si la maladie du vieillard, prenant un caractère très-grave sous l'influence de ces cruelles agitations, n'avait rendu impossible, pendant un certain temps, l'absence de sa fille. Mais celle-ci s'aperçut enfin que tout vaincu, tout faible et tout froissé qu'il fût sorti de sa lutte avec les choses, il lui restait dans l'esprit un ressort assez vif pour le rendre capable de souffrir davantage par là que par les maux du corps. Puisqu'il ne pouvait voir son fils il voulait lui envoyer une lettre vivante ; un campagnard n'en concevait pas d'autre dans une pareille occasion.

Elle se résigna donc et, chargée de plus en plus de peine et d'inquiétude, arriva à Fribourg sans même savoir où elle irait loger. Le domestique qui la menait arrêta le char devant une auberge où elle fut long-temps enfermée dans la petite chambre qu'elle avait demandée, sans savoir à quoi se déterminer ni comment entreprendre quelque chose. Tremblante et d'avance découragée de ses efforts, elle descendit enfin pour s'aider de ce valet, fort entrepris lui-même, comme il le disait, en pays étranger ; elle l'envoya se procurer

des informations sur la prison, sur les moyens d'y pénétrer et sur les personnes de qui il en fallait obtenir la permission.

Au bout d'une heure d'attente qui lui parût éternelle, Marie apprit de son messenger qu'il ne savait pas où était la prison, ni la manière d'y entrer, ni de quelles gens on avait besoin pour cela ; mais il pouvait en revanche lui dire que le batelier André, de Portalban, s'intéressait fort à toutes ces choses, et lui en parlerait quand elle voudrait, comme ils en avaient parlé ensemble dans le petit cabaret où leur rencontre s'était prolongée. Rien ne faisait moins le compte de Marie. Elle tomba dans de rudes perplexités ; ne sachant et n'osant agir seule, voyant la gaucherie inepte du domestique, se défiant du dernier moyen qu'elle entrevoyait pour sortir d'embarras et craignant surtout qu'il ne fût désagréable à son père.

Cependant la nécessité pressait, et la fit consentir. Elle envoya chercher André et se procura par lui la permission de voir son frère dont l'arrêt venait d'être confirmé en dernier ressort. Durant ces entretiens qu'elle parvint à rendre courts, le batelier n'osa lui parler de lui-même qu'à propos

de sa sœur Thérèse qui venait, disait-il, avec une plainte un peu intentionnelle, de le laisser seul pour entrer dans un couvent. Cette résolution qui réveilla chez Marie, fort émue, la sympathie du désespoir, lui parut moins extraordinaire, moins inconcevable qu'elle ne l'eût été naturellement sans cela pour une protestante. Elle aussi aurait trouvé plus doux de cacher le misérable reste de sa vie dans une retraite pleine de prière et d'habitudes asservies qui reposent l'âme fatiguée ; mais sa journée ne finissait pas ainsi, à midi ; il fallait encore traverser les devoirs qui l'attendaient durant la chaleur du soleil et jusques dans la fraîche soirée des ans. Nulle envie cependant, aucun blâme se mêlant dans son étonnement, ne l'éloignèrent de sa sœur d'infortune. Elle désira même de la voir et le témoigna à André, qui promit de l'amener dans l'auberge pendant la soirée, avant que l'intervalle au bout duquel Marie pouvait repartir fût écoulé.

Michel frissonna en reconnaissant sa sœur devant la porte de sa prison mal éclairée ; rien ne pouvait plus lui être de la joie, pas même cette surprise. La jeune fille, dont l'œil n'était pas ac-

coutumé à ces demi-ténèbres qui sont la lumière des cachots, ne l'avait pas encore envisagé que déjà les verroux se refermaient sur eux. Ils s'embrassèrent sans rien dire, et long-temps restèrent ainsi. Ils sentaient que le meilleur de leur triste entrevue était dans cette communication muette et redoutaient tous deux ce qui allait suivre ; lumières à donner et à recevoir, échanges douloureux, peines nouvelles à remuer sur la place des anciennes.

Il se résolut enfin, et demanda de son père.

– Son plus grand mal, répondit Marie, est de te savoir ici.

– Il est donc malade ?

– Puisque je suis seule !

– Souffre-t-il beaucoup ? reprit Michel, après un léger silence, et n'osant faire sa véritable question.

– Oui, surtout de penser qu'avant sa mort peut-être il apprendra la tienne, la tienne dont il est l'auteur.

– Pourquoi parler ainsi ? dit le frère un peu sévèrement.

– Parce que je ne viens pas en mon nom, mais au sien, et pour te rapporter des paroles dont j’ai promis l’exacte fidélité. Le père veut que tu saches qu’il se regarde comme coupable de tout ce que l’obéissance t’a fait faire et qu’il en voudrait subir le châtement tout entier, si l’injustice des hommes lui en eût laissé le pouvoir. Il te prie donc de lui pardonner, et d’être en paix sur le reste. Il espère te retrouver dans le bonheur d’un autre monde, toi innocent puni et lui criminel purifié dans les flammes du repentir et de la douleur. Seulement, fais-lui grâce, et ne l’accuse pas devant le trône suprême, ni par un sentiment dénaturé, ni par une crainte excessive, ni par un remords inutile, ni même par un cri d’agonie. Il t’exhorte à la confiance et au courage en face de l’éternité, et au mépris de cette existence terrestre si vaine et si indocile qu’on n’y trouve que fumée ou contradiction. L’âme forte, ajoute-t-il, ne peut que s’y briser et a besoin d’appliquer ailleurs ses facultés et ses œuvres. Pour que tout ne soit pas une grande moquerie, il faut le complément de l’immortalité. Pense à cela, te dit le père.

– Est-il lui-même bien tranquille, et assuré ?  
demanda la voix tremblante du jeune homme.

– Laisse-moi achever mon message, je te répondrai après. Que dirai-je de ta part à celui qui m'envoie ?

– Tout ce que tu voudras. Tout ce qui pourra lui faire du bien.

– Et de toi ?

– Le moins possible ; ce que tu vois de mon affection pour lui.

– Et de l'effet de ses paroles ?

– Qu'elles n'étaient pas nécessaires pour ôter une amertume que je n'ai pas ; mais qu'elles sont reçues avec respect et reconnaissance.

– J'oubliais celle-ci : ton père a trouvé bien le silence que tu as gardé si fidèlement sur lui ; il en fait cas plus que de sa vie ainsi sauvée et te sait gré de lui avoir épargné la honte d'être traité comme un criminel.

– A-t-il dit vraiment cela ? reprit Michel avec un visible mouvement de satisfaction.

– Oui, et ceci : un fils si obéissant et si généreux ne doit rien craindre. Penses-tu ainsi, mon frère ?

– Non, Marie. Mais que cet aveu n’aille pas plus loin.

– Sois tranquille. Je sais ce qu’il faut rapporter ; maintenant nous sommes dans ce qu’il faut taire jusqu’au moment où j’en aurai peut-être besoin pour rassurer notre père sur toi, en lui apprenant que tu n’es pas mort dans une fausse paix.

– De paix, je n’en ai point, ni bonne, ni mauvaise. Je t’effraierais si je te disais comment se passent mes nuits et mes jours. Souvent je ne crois plus à rien, pas même à ma propre vie, ou, si j’y crois, c’est avec une morne angoisse sur la mort qui vient. Tout m’est indifférent, excepté cela ; et encore si ce n’était pour le moment même, pour un je ne sais quoi qui épouvante... je voudrais l’oublier et tâcher de dormir toujours, en attendant de dormir tout-à-fait.

– Mon Dieu ! quelle disposition aux portes de l’éternité !

– C’est fort commode d’en avoir une autre, mais ce n’est pas aussi facile. S’il y a une éternité, et je le croirais assez, je serai damné : voilà tout.

– Marie l’interrompit par une exclamation dont il ne tint pas compte. Le fond de ce cœur désolé, dont tant de ruines avaient fait un désert, se débarrassait de son brouillard comme se dévoile un grand marécage ; les reptiles y font vaciller les pâles joncs et dressent ça et là leur tête sifflante dans le silence des flaques bourbeuses. Qu’est-ce que les lieux secrets de l’homme, en effet ; qu’est-ce que son mystère intérieur, sinon cela ?

Vaincue, et déconcertée dans tous ses projets religieux et humains de consolation, la jeune fille se mit à pleurer sans répondre. Il eût fallu une vue plus froide, plus pénétrante, plus éloignée, plus complète que la sienne, pour pénétrer jusqu’au centre de cet univers enseveli sous les décombres de ses propres croyances. L’âme, en consentant à se construire un temple fait de main d’homme, en y mettant le dépôt de sa foi, en exposant ainsi sa vie à la responsabilité d’une créature, l’âme devait succomber sous la chute de cet édifice et ne plus savoir ni où se reprendre ni où percer pour re-

trouver la vue du ciel. Sans juger son père, Michel le sentait cependant accablé, même en lui, sous l'éclatant démenti donné par les événements à sa sagesse et sous l'impuissance bien prouvée de les changer. Le père était tombé, dans la lutte, du piédestal caché au cœur de son enfant. Le lien moral, d'ailleurs, était brisé par cette force supérieure qui traînait le fils à une destinée devant laquelle il arrivait seul, et vers un monde où il répondrait seul de lui-même et du passé. Tous les doutes alors montaient de cette première crainte d'avoir mal choisi, mal compris son premier devoir, sa règle de vie, son autorité responsable. L'incrédulité ne vient guère que de la conscience mal troublée. Heureux ceux qui n'ajoutent pas à ces ténèbres l'intérêt plus obscurcissant encore de leurs passions.

Les larmes de sa sœur tournèrent enfin le jeune homme vers un certain attendrissement. Dieu s'est toujours servi de ce peu d'amour que nous avons dans le cœur comme de ces parfums brûlés pour chasser les mauvais esprits. La place nettoyée par ce feu est celle où il bâtit son autel, encore au moyen de l'amour ; mais de l'amour qui

descend du ciel pour consumer l'holocauste divine et qui y remonte aussitôt. Michel ne put continuer à articuler ni même à penser sa triste plainte. Un autre genre d'émotion s'empara de lui ; il se rapprocha de Marie et parut désirer qu'elle parlât.

Dès qu'elle en eut un peu repris la force, elle voulut revenir en arrière, mais il ne le permit pas.

– Laisse tout cela, disait-il ; à quoi sert de remuer ce désespoir !

– Cela servirait peut-être à le guérir.

– Non, non. S'il me reste une lueur, ce n'est pas en l'agitant que tu la ranimeras. Crains plutôt de l'éteindre. Dis ce que tu penses de moi, et non ce que tu en sais. Ou même ne dis rien si tu veux ; et embrasse-moi avant de t'en aller.

Marie ne pouvait se résoudre au silence ; elle sentait l'heure approcher où il faudrait quitter cet être si aimé et si malheureux sans avoir mis une goutte d'huile sur ses blessures, pas même celle qui coule avec la tendresse du cœur. Renonçant alors à toute autre pensée, elle s'abandonna aux inspirations spontanées de son affection pour ranimer dans l'âme une vie plus sensible. Ainsi, elle

réussit mieux qu'avec les meilleurs arguments. Elle obtint même une prière de revenir, une promesse de songer aux sérieuses espérances de grâce qu'on peut fonder sur la connaissance de son néant, et quelques aspirations vers le bonheur perdu de la foi. Elle avait mêlé tout cela au courant de ses tendres paroles, de son effusion entraînant et de cette sympathie irrésistible qui s'attache au fond de l'être comme aux détails.

La séparation fut moins douloureuse, parce que Marie retardait son départ pour un second entretien, le lendemain matin. Elle trouva dans sa chambre André et sa sœur qui l'attendaient. Le premier les quitta bientôt, malgré son désir ; un peu par la compréhension claire de celui de Marie, un peu par son habitude d'activité corporelle qui s'arrangeait mal de conversations entre quatre murs et trois personnes, dont l'une était enveloppée déjà des longues draperies de la religieuse.

Un certain embarras régna long-temps entre les jeunes filles, autrefois compagnes, presque sœurs, rapprochées encore au sein de la même infortune, mais dont les caractères, s'y prononçant, avaient mieux exprimé au-dehors leurs diffé-

rences. Au milieu d'une douleur très-intime et partagée, elles se sentaient plus éloignées l'une de l'autre qu'auparavant, parce que leur manière de la comprendre, de la recevoir et de la sentir ne se ressemblait pas. L'une prenait le malheur comme la vie par son côté profond, dévoué, pratique ; pieusement et rigoureusement. L'autre, jusques-là sérieuse seulement dans son amour et légère en tout le reste, l'autre avait pris la religion avec la ferveur de cet amour, mais elle en épousait surtout les grandes formes qui flattent l'imagination et permettent ces brusques partis, si aisés à embrasser dans certaines positions où l'âme a besoin par instinct de tout changer autour d'elle. Elle n'aurait pas compris un christianisme qui se fût borné à transformer la vie intérieure, à lui donner une autre direction, à en faire une source incessamment active de bonheur ou de consolation pour autrui. Il lui fallait le devoir catholique, le cloître voilé, le rêve qui pleure ou qui chante dans la solitude, le machinal ressort qui dispose de tout l'être dans une habitude d'actes extérieurs religieux et qui permet peut-être mieux que tout autre l'égoïsme secret, incurable, l'égoïsme réfugié dans le chemin du salut, s'y cachant sous la règle,

s'y défendant sous la grille, et repoussant pas à pas jusqu'aux mouvements humains de la charité.

Thérèse n'en savait pas tant. Jeune et tendre et affligée, elle s'était donnée à Dieu, qui la prenait au travers de ses voiles de recluse. Peu à peu donc, et à mesure que le fond paraissait sous la forme, les cœurs brisés s'entendaient mieux. Ils échangeèrent enfin sans réserve ces longs et mélancoliques aveux de femmes, poésie de celles même qui n'en ont point, litanie mystique voltigeant autour des faits comme un lierre vert s'enlace au tronc d'un arbre mort. Si complet et si vif fut cet abandon mutuel que Thérèse, en rentrant au couvent, dut s'imposer une rude pénitence pour amortir tant de souvenirs, tant d'élançements mondains dans une peine qu'elle croyait sanctifier en la détachant de la vie ordinaire, et en la posant comme pierre fondamentale de sa foi et de sa conduite. Elle ne pensa surtout jamais qu'aucune idée proprement religieuse pût s'être glissée par un bout quelconque dans sa conversation avec une protestante, parlât-elle d'une manière fort touchée du port que Dieu nous ouvre et des devoirs qu'il nous donne la consolation

d'avoir à remplir. Elle s'accusa d'un intérêt trop grand pour cette sœur de son amant, qu'elle retourna cependant voir le lendemain.

Marie n'avait pas des illusions moins grandes. Elle roula, durant toute une nuit d'insomnie, le dessein de confier à Thérèse le soin des derniers jours de Michel ; ou, du moins, de lui demander de la remplacer vers la fin, et de l'instruire plus tard de tout ce qu'il y avait de terrible, de suprême, de concluant à savoir.

Ce désir s'augmenta encore pendant sa seconde visite à la prison. Moins abattu pourtant, ou dans une consternation moins inerte, le pauvre jeune homme essayait de soulever quelque peu la masse en débris qui l'écrasait. Pour arriver à un état où le rayon d'Enhaut pût percer la désolation universelle, il fallait bien des efforts à cette nature passive, concentrée, repliée sur ses propres ruines et sur ses idoles renversées. Le chemin facile et dangereux d'une justification intérieure à laquelle menait les encouragements du père, était rejeté d'avance par la conscience du fils. Il avait le bonheur de sentir le néant de ces fausses couleurs d'innocence qui ne fardent un instant la mort au

lointain que pour la rendre de près plus épouvantable. Sa confiance n'était pas là ; et, à vrai dire, il n'en avait point : mais agité, troublé, animé, il en cherchait, et donnait ainsi à sa sœur la vive attente d'un changement meilleur encore. Elle le fortifia dans sa conviction humble et contrite, en même temps qu'elle lui montrait où se reprennent légitimement l'espérance, la foi et l'avenir. Ce sujet n'est pas de ceux qu'on épuise, ni de ceux qu'on raconte. Ils s'y oubliaient tous les deux dans une profonde attention lorsque la porte s'ouvrit, leur rappelant ainsi l'heure écoulée.

L'homme qui était là dit à Marie que les deux autres vaudois ayant appris sa visite souhaitaient fort d'en profiter aussi. Pour lui, n'y voyant pas d'inconvénients, il était prêt à la conduire auprès de chacun d'eux, si elle s'en souciait. La charité plus que le désir l'engagea à accepter cette offre qui venait couper si brusquement et si péniblement ses derniers instants fraternels. Devant l'homme qui l'attendait les effusions restaient suspendues, l'adieu impossible comme on l'aurait voulu. Marie tendit donc à son frère la petite Bible qu'elle portait toujours et qu'elle tenait alors ou-

verte et, sans oser lui dire un mot, sans presque le regarder si ce n'est en s'arrêtant sur le seuil, après un court embrassement elle s'enfuit.

Antoine la reçut assez mal. Il avait surtout demandé à la voir pour cela, et pour envoyer à Pierre quelques reproches et paroles mordantes. Sans famille, il ne s'informa ni ne s'inquiéta de personne. Le monde, dont il n'était plus, ne pouvait l'intéresser ; et, lorsqu'il eut plusieurs fois répété à sa nièce combien il se repentait de s'être attiré une si méchante affaire pour s'y être mêlé par pure complaisance, puisqu'elle ne le regardait pas, et combien il se jugeait fou d'y avoir hasardé son petit bien-être et sa vie, Marie vit qu'il était aussi peu soucieux de la garder plus long-temps qu'elle-même de rester.

Chez Rodolphe, au contraire, se faisaient jour, à côté de la rancune naturelle, quelques passagers témoignages de sentiments meilleurs, quelques signes de retours plus justes et d'attention moins personnelle ; le tout fort grossièrement senti et exprimé. Mais lui, non plus que son compagnon, ne fournit à la jeune fille la moindre occasion de se flatter que quelque ma-

laisse d'âme viendrait les secouer à temps. La peur, la peur seule, le châtement, la mort sous sa vilaine forme de fin douloureuse et martyrisante, de fin et non de passage ni de commencement, remuaient ces esprits matériels. Rodolphe ne prenait pas pour lui-même le conseil qu'il avait tant prodigué à Joseph. Il ne croyait pas en avoir besoin, ou plutôt il subissait l'espèce d'impuissance à moitié involontaire que nous nous trouvons de gouverner nos pensées et de les diriger en haut, dans le dernier moment qui reste pour cela. Sans un prodige éclatant de miséricorde divine, l'homme porte alors la peine de sa longue indifférence et de ce délai complaisant qui lui persuadait qu'il serait toujours temps. Les circonstances non plus que l'âme ne se montraient favorables à un appel religieux ; l'intervalle était trop court, la tâche trop difficile et Marie trop invinciblement absorbée dans la pensée de ce frère pour jamais quitté.

La séparation avec Thérèse vint ensuite et fut pleine de larmes, tant à cause du passé que de l'avenir. Cette amie, en effet, si étrangement retrouvée, si peu connue et tellement associée à tout

le drame accompli, devait encore en suivre, en partager avec Marie une dernière scène. Elle l'avait accepté ; non sans scrupule dévot, puisqu'il s'agissait, d'entrer dans les intentions religieuses d'une protestante, de suivre ses instructions en pénétrant pour cela une fois au moins, et vers la fin, dans la prison d'un homme ; de savoir comment était mort cet homme et d'en rendre compte. L'expiation qu'elle entrevit à se trouver en face du meurtrier de Joseph la décida, aussi bien que l'amitié, et mieux que la pitié.

Marie en méritait pourtant beaucoup lorsque, s'éloignant de Fribourg, elle jeta un dernier regard sur cette ville qui n'était pour elle qu'un grand cachot et bientôt un amas de pierres sur une tombe. Le char volait ; et chaque tour de roue remuait encore la douleur. En arrière, le déchirement et le deuil. En avant, l'inquiétude et la maladie. Sur le chemin, l'impatience d'arriver, et le regret cruel d'avoir quitté ce qui ne se retrouverait plus.

Quel ne fut pas l'étonnement de la jeune fille en ne retrouvant pas son père dans le lit où elle l'avait laissé, et vers lequel d'abord elle avait couru ! Elle s'entendit appeler de la chambre voisine,

de cette chambre des deux frères où personne n'entrait plus. Le malade, étendu dans un vieux fauteuil près de la fenêtre fatale, semblait avoir voulu braver à la fois la puissante émotion des lieux et des souvenirs, aussi bien que les faiblesses de l'agonie. On eût dit un fantôme condamné par la justice divine à revenir s'abreuver de repentir sur la place de son péché. Les signes précurseurs de la dernière heure s'étendaient livides sur la face du vieillard, en même temps que l'activité intelligente de l'âme allumait de ses plus vifs éclairs la prunelle sombre et agrandie.

C'est que, durant la courte absence, tout avait marché impétueusement, sans contrainte et sans obstacle, le corps s'abandonnant vers le tombeau, et l'esprit vers les régions inconnues où l'indépendante pensée de la solitude pouvait seule le soutenir. Seul et libre, Pierre rentrait dans la vérité de lui-même, et cette vérité, chez les forts, mène aisément à la vérité en toutes choses : ce qui n'assure point qu'on la suive toujours, ni qu'on lui donne le même accès s'il revient quelque contact humain.

Les premières questions naturelles rapidement échangées, le vieillard dit : – J’aurais voulu, ma fille, avant de mourir, endurer encore le jour qui vient pour Michel et savoir comment il aura passé. Mais Dieu ne le veut pas, il faut se soumettre à la force. C’est bien beau ! s’écria-t-il, dans un de ces brusques mouvements de colère ironiques qui l’agitaient subitement : c’est bien beau à nous autres misérables vers de terre de reconnaître que nous nous soumettons, après avoir disputé avec Dieu aussi long-temps qu’il nous a été possible ! nous avons bien du mérite à cela, et de l’à propos ! Notre clairvoyante sagesse y brille dans tout son jour. Nous avons bien du bonheur que Dieu ne soit pas comme moi, car du diable si je supporterais des gens si imbéciles et si absurdes dans leur orgueil comme dans leur méchanceté !

C’était un singulier cri de détresse et de misère ; mais cependant c’en était un. Pour s’y tromper, il aurait fallu ne connaître ni la pensée habituelle et ferme du vieillard, ni sa manière d’exprimer, donnée par le caractère. Marie n’en

eut donc aucune peine ; au contraire ; sa légère surprise devenait presque une espérance.

Aussi soudainement calmé, il apprit avec une émotion contenue que l'exécution des condamnés se ferait le lendemain. Il ne consentait à aucune de ces réserves prudentes dont sa fille cherchait à abriter sa dernière station dans le temps. Volontiers jusqu'alors il avait vécu dans sa propre manière d'envisager les faits, plutôt que dans les faits eux-mêmes, dans sa volonté à leur égard plutôt que dans leur loi générale, dans sa croyance sur eux plutôt que dans leur réalité. Sans le savoir, ni s'en rendre compte, il avait toujours usé et quelquefois abusé de cet empire universel de l'âme humaine sur les choses de l'univers, qui lui sont soumises en Dieu et qui ne l'asserviraient jamais par elles-mêmes sans le péché. Homme fier et puissant, il avait trop écouté les instincts, trop suivi les lignes incertaines laissées dans l'âme après la chute et qui s'en vont, comme un pont d'arc-en-ciel, rejoindre au travers de l'orage infernal d'ici-bas les deux sereines éternités de la première création et de la dernière ; le regard seul, non les pas, doivent s'y appuyer.

Plus fort que la mort, puisqu'il n'a pas été créé pour elle, mais elle pour lui, et qu'il ne lui est assujetti qu'un instant, le roi détrôné de ce monde y oublie souvent à quel rang il est tombé de mendiant dont tout l'avoir est une grâce, et à quelles conditions il obtient même cela.

Pierre, indomptable par toute autre puissance naturelle que la puissance directe de Dieu, avait même tenté la lutte avec lui ; mais par un de ces miracles insondables de la miséricorde suprême il se releva, vaincu, non plus comme les mauvais anges pour défier encore la victorieuse main sous laquelle il avait dû plier, mais pour y adorer le droit et la force éternelle et s'y réfugier. L'horrible résultat de sa domination insensée, ce remords poignant, ne pouvait s'apaiser en lui que par une confiance, une bénédiction aveugles. La pensée du vieillard était trop entière pour s'y refuser, les extrémités ne lui coûtant guère une fois le centre saisi, mais il avait besoin pourtant, humainement besoin, en rendant gloire à Dieu qui règne et qui pardonne, de souffrir toutes les peines qui pouvaient lui venir encore de son péché.

Malgré la goutte de ce sang énergique qui coulait dans les veines de Marie et qui s'y fondait en infatigables dévouements ; malgré la nature élevée de son esprit et la trempe plus haute encore du malheur compris et reçu avec une intelligence religieuse, une réflexion assidue, une méditation pénétrante ; malgré ses ailes de femme pour planer sur ce qu'on n'atteindrait pas autrement, la jeune fille ne pouvait suivre son père dans les espaces où s'agitait son agonie. Il est des occasions suprêmes où rien ne saurait diminuer la distance des êtres entr'eux, suivant leur puissance de pensée et d'essor ; puissance toujours voilée par l'existence ordinaire dans les habitudes, et quelquefois complètement effacée, invisible jusqu'à certains moments. Mais à ces moments-là, de passion, de lutte ou de mort, la vibration d'airain se réveille suivant la grandeur du vase, et domine les autres bruits. La vie résonne non par sa surface, mais par sa profondeur sonore, et ne trouve d'écho fidèle que dans son propre murmure intérieur. Seul alors, comme il l'avait véritablement été toujours au fond de son empire occulte, Pierre en dévorait l'amer sentiment parmi ceux de sa dernière heure.

Elle se faisait pour lui, non point par ces décompositions qui semblent livrer passage à l'âme au travers des brèches du corps, mais par un apaisement total de celui-ci, un calme muet et inerte, une domination toujours plus grande de l'intelligence qui s'efforçait, semblait-il, de s'échapper tout-à-fait, pour ne plus appartenir qu'à elle-même. Séparation des deux éléments de l'être humain, plutôt que chute de l'un et asservissement de l'autre aux accidents de cette ruine.

Le mourant parlait peu et souffrait peu d'interruptions à son oraison magnifiquement humiliée. Quelques élancement en arrivaient parfois jusqu'à ses lèvres pâles, recueillis avec un soin tendre et religieux par l'attention de sa fille, à genoux et penchée vers lui. De son bras abandonné il s'appuyait sur elle et s'y reposait dans un involontaire embrassement, comme toujours il s'était reposé de cœur avec ses enfants.

Ô grand accomplissement de la vie ! disait-il : chute de l'orgueil infernal et du délire humain ! ô mes fils ! mes pauvres fils, que deviendrons-nous sans l'éternité ! Plus bas, encore plus bas, créature impie qui as sacrifié aux faux dieux. Et quoi

donc ? tes propres enfants. Les revoir, ô mon Dieu, quel prodige de ta bonté ! croire au pardon, quel prodige de ton amour ! – Un rêve affreux ! Puis du sang qui lave du sang. La milice infernale toute entière passerait sur mon corps qu'il ne serait pas si brisé. Est-ce que j'ai cru donc être quelque chose ! Un néant abominable et orgueilleux. Qui me fera prendre patience de moi-même ! Toi, Seigneur ! quand tu seras venu. Oh viens, viens !

Ainsi finissait le combat, ainsi s'éteignait le brasier en lançant quelques étincelles, cendres colorées de ce qui brûlait dessous. L'âme passa dans un soupir paisible, et Marie ne s'aperçut du dernier mouvement qu'à une légère pression sur son cou et à l'abandon insensible du bras qui l'entourait.

Avec la nécessité s'évanouit en elle la force d'en supporter davantage. Après avoir fermé les yeux de son père et déposé sur ce visage où resplendissait toute la dignité, tout le mystère de la mort, des baisers plus ardents et non moins respectueux que ceux de toute sa vie, elle descendit, donna ses ordres à toute la maison pour les soins

obligés, et voulut qu'on préparât un char pour la reconduire à Fribourg.

Mais quand on vint la chercher pour partir, on la trouva étendue par terre à côté du cadavre, et en apparence aussi éloignée de la vie à laquelle il fallut beaucoup de peine et de temps pour la faire revenir.

Deux jours après, l'heure approchant d'emporter le corps au cimetière, Marie se leva péniblement du lit où sa faiblesse l'avait retenue, et voulut dire un dernier adieu au cercueil. Il gisait solitaire dans la chambre basse, à côté de laquelle ses porteurs mercenaires se restauraient d'avance par un coup de vin, avec les valets. Personne qui s'inquiétât de ce débris funéraire, ni par sentiment, ni par cette préoccupation soigneuse de l'honneur d'un convoi, si ordinaire dans la campagne et qui y fait trop souvent tous les frais de décence et d'empressement auxquels n'aurait pas pourvu la douleur. Cet homme si honoré et si fort, dont quelques mois auparavant le village et la contrée d'alentour auraient conduit la cendre à son dernier asile, cet homme finissait abandonné

dans sa dépouille comme le plus isolé, le plus grand des misérables. Seulement une femme pour pleurer sur lui et sur cette amère issue d'une vie si jalouse d'égards, d'obéissance et de considération.

Pleine de ce chagrin nouveau, qu'elle éprouvait par pénétration sympathique du sentiment passé de celui qui ne recevait plus l'injure, elle demeura en silence penchée sur la bière, sanglotant et priant, songeant aux délivrances du Dieu dont les voies sont bien réglées, et en même temps aux signes inflexibles dont il marque quelquefois jusqu'au bout sa dispensation d'une vie.

À un bruit de pas qui se fit entendre vers la porte Marie leva la tête et vit entrer une personne où ses yeux fatigués de pleurs et sa pensée absorbée eurent peine à reconnaître Thérèse ; elle avait quitté son vêtement de novice en obtenant la permission de ce voyage, et derrière elle un homme demi caché s'avavançait avec embarras. C'était André.

Cette rencontre où les morts tenaient plus de place que les vivants recevait un caractère solennel de la présence de celui qui, du fond de son noir asile, la dominait encore. Mais la diversion

en était pénible à Marie, aussi bien que redoutable aux autres. Cependant, après avoir un peu hésité et s'être acquittée par quelques offres non acceptées des devoirs de l'hospitalité, la jeune fille entra dans celui de ne se point détourner de l'honneur à rendre avant tout à son père. Il lui sembla que l'abandonner pour quelque objet que ce fût, c'était ne lui pas marquer la préférence éclatante qu'elle lui voulait offrir jusques au bout. Elle se remit donc à la même place, dès qu'elle eut avancé des sièges pour les visiteurs.

Elle attendait que Thérèse parlât, ne voulant et ne sachant commencer par une question ; mais la pauvre enfant, absorbée dans un spectacle si glaçant et si imprévu, en était saisie jusqu'à oublier le reste.

– Grand Dieu ! s'écria-t-elle enfin, fallait-il donc le voir ainsi ! toujours au travers d'une terrible barrière. Pourquoi son fils m'a-t-il aimée ? ç'a été notre malheur à tous. Cela me fait peur maintenant, comme s'il vivait encore. Non ! il me semble que je l'ai tué.

– Que tu es enfant ! dit André avec brusquerie. À quoi servent ces idées noires ? comme s’il n’y avait pas déjà bien assez de mal !...

– C’est que jusqu’à présent il m’avait semblé n’être que malheureuse.

– Eh bien ! qu’est-ce que cela fait ? Parle plutôt à Marie de ce dont tu dois lui parler.

– Avez-vous un message ? demanda celle-ci.

– Non, répondit Thérèse, pas de particulier. Un adieu seulement.

– Étiez-vous là ?...

– Moi, dit le frère. Thérèse ne pouvait aller plus loin que la prison. Je l’ai suivi jusqu’à la fin.

– Que paraissait-il ?

– Fort tranquille. Il est mort ainsi.

– Sans se démentir ?

– De quoi donc ? il avait tout avoué.

– Je parle de son air en repos.

– Il l’a conservé. Par exemple pourtant il était bien pâle, et il tremblait un peu !

– Mon Dieu ! s’écria Marie.

– Épargne-la donc ! murmura Thérèse. Mais Marie se relevant : je veux tout savoir, dit-elle.

– Il n’y a plus rien à savoir, reprit André. Il m’a fait signe, et il est mort.

– Sans long-temps souffrir ?

– Très-certainement.

– Vous l’avez vu ?

– Oui. Et après ?

– J’ai vu son corps. Il n’avait point la mine tourmentée.

– Puis-je me fier à cela, Thérèse ?

– Oui, vous le pouvez. Je le sais aussi.

– Et les autres ?

– Ma foi j’étais trop occupé de votre frère pour y faire grande attention. Je crois qu’ils se sont plaints, et un peu débattus, mais leur affaire a été bientôt finie. J’ai entendu dire à tout le monde que Michel s’était bien mieux conduit.

En ce moment rentrèrent les porteurs qui voulaient s’acquitter de leur tâche avant d’être tout-à-fait hors d’état de le faire, bien sûrs d’ailleurs qu’au retour la même occasion ne leur

manquerait pas. Thérèse emmena Marie près de la fenêtre sous laquelle ne passait point le convoi, et celle-ci n'eut la force ni de résister, ni d'empêcher André qui suivait le corps. Cette circonstance, pensa-t-elle, mettait le sceau à tout ce qu'un châtement providentiel infligeait d'humiliant à cette dernière retraite de Pierre Ménard d'un monde où successivement tout lui apportait son injure.

Mais, du moins, s'il ne lui avait pas été permis de s'y opposer jusqu'alors, sa fille rentrait avec courage dans le droit qui désormais lui appartenait à cet égard. Elle n'eut point à former de résolution là-dessus : elle se la trouva toute prise. Ainsi, passé le rude choc et l'émotion de ce suprême départ du maître, elle se sentit le courage de prier Thérèse que son frère ne rentrât plus dans la maison.

– Il ne doit plus s'y trouver, lui dit-elle, une seule personne que... et n'osant achever sa pensée.

– Que votre père n'y eût point admise, fit Thérèse, d'un ton légèrement altéré. Je devrais peut-être m'en aller aussi.

– Non, non ! soyez bonne, au contraire, et faites que je puisse vous prier de rester avec moi.

Voyant bien que toute insistance serait vaine pour obtenir qu'on reçût André, la sœur lui porta au-dehors cette mauvaise nouvelle et, pour le calmer, lui promit de nouveau de songer à ses intérêts. Il alla l'attendre à Portalban.

Ce ne fut que dans la soirée du lendemain, après de longs et tristes épanchements, après des récits douloureux souvent recommencés, et le passé tout entier tourné en cette manière regrettable dont les maux de jeunesse lèguent aux autres l'usage ; ce ne fut qu'à l'abri de tant de souvenirs communs et de pertes semblables, qu'il fut possible à Thérèse de sonder les dispositions de son amie, quant à l'avenir.

L'avenir ! répondit celle-ci à ce mot vaguement jeté. Si quelqu'un a un avenir ce n'est pas moi. Celui du ciel, à la bonne heure. Ou celui que les saisons, les épreuves, la solitude me feront ; et non aucune créature humaine. Quand on a un passé comme le mien il remplit toute la place, et la vie n'a rien d'autre. Il faut maintenant que je fasse cultiver nos champs comme l'aimait mon

père, que je soigne, pour lui, les affaires, et que je me mette partout à remplacer ceux qui ne sont plus.

– Et que ferez-vous de cet argent, de ce bien ? Il faut pourtant l'employer à quelque chose.

– Je connais tant de pauvres !

– Et de votre cœur ?

– Il est las, Thérèse, et absorbé. Il aime d'ailleurs. Il aime autre part.

– Et votre active bonté, que deviendra-t-elle ?

– N'en parlons pas, s'il vous plaît. Ce que vous appelez ainsi me procurera mes seules joies, puisque je ne vous verrai plus. Vous voulez absolument retourner à ce couvent ?

– N'en parlons pas non plus, s'il vous plaît. C'est aussi plus sérieux que vous ne pouvez le comprendre.

– Parce que je suis hérétique, dit Marie avec une douceur triste. Mais vous avez raison ; ne traitons pas ce point.

– Ni bien d'autres, à ce qu'il paraît ?

– En effet, Thérèse, vous l’avez compris. Je sais pourquoi vous me parlez d’avenir et de solitude. Je l’évite parce que c’est inutile. Voici ma dernière parole, la seule que j’aurai jamais là-dessus : ni votre frère ni un autre, mais lui moins qu’un autre, à cause de tout ce qui s’est passé et surtout à cause du sentiment de mon père envers lui. Voici mon seul compagnon, continua-t-elle après un instant de silence, en passant sa main sur la tête de Fido ; et encore n’est-ce pas pour long-temps, car il vieillit. Mais il me restera ces murs où chaque endroit garde pour mes yeux une trace invisiblement éloquente. Là sont écrites tant de choses en caractères de feu qu’il ne me saurait venir en pensée d’éprouver vide ou ennui. Et lorsque les années auront chacune effleuré de l’aile la vive couleur de ces souvenirs, il y aura facilement en moi, qui ai trop vécu parmi les passions et qui n’y étais point propre, un certain engourdissement qui enveloppera tout et protégera encore ces choses dont je ferai jusqu’au bout, inébranlablement, toute ma vie. Je suis seule de ma famille maintenant. C’est peut-être pour cela qu’il me semble en avoir hérité la force. Je l’emploierais contre moi-même s’il le fallait. Mais je n’en aurai

besoin que pour ne pas trouver une trop longue amertume à manger mon pain tous les jours. Regardez cette fenêtre, Thérèse, il y a là pour un siècle d'émotions plus vives que l'univers ne pourrait ailleurs m'en donner. Je ne crois pas plus qu'une autre à la constance de notre cœur, même pour le malheur, mais je sais bien aussi qu'il est des âmes qui se brisent du premier coup, des destinées vouées à garder la foi de ce qui n'est plus, des morts parmi les vivants. Je suis ainsi. Si je pouvais changer je me croirais abandonnée de tous ceux que je garde en moi. Je répudierais mon enfance, ma jeunesse passée, les souffrances perdues, et la mémoire des miens. Je serais la couronne d'épine de leur martyre ; l'insulte tracée sur leur tombe, la dernière flétrissure de leur nom, la profanation de tout ce qu'ils ont laissé au monde. Sans doute, dans ce meilleur abri qu'ils ont trouvé, cela leur pourrait être égal, encore que sait-on ! Mais à ma conscience, Thérèse, cela ne saurait l'être. Vous secouez la tête et me blâmez ? À vous permis. À moi de supporter ce jugement sans vous aimer moins. Mais pourtant n'oubliez pas que, pour aller rejoindre mon père dans son repentir glorieux, notre Joseph aussi, et mon bien-

heureux Michel, je veuille me tenir dans un état d'orgueilleuse justice. Non, chère sœur ! ne le croyez pas. Souvenez-vous de tout ce que vous m'avez raconté de l'humilité pieuse de mon frère dans son cachot ; rendez-moi justice en pensant que je ne saurais méconnaître où je dois trouver, aussi bien que lui, cette paix suprême dont vous m'avez montré toute la puissance dans son cœur. Je ne chercherai que cela, par les mêmes moyens. Dieu veuille me l'accorder aussi !

Découragée, Thérèse partit. Elle prit le voile. André s'en alla dans l'étranger. Marie, avec le chien, habite sa maison, qui repose éternellement ses murailles fatiguées d'orages, ébranlées au choc de la puissante passion, et étonnées, semble-t-il, du silence qui peuple seul les chambres désertes, où le bruit d'un pas léger réveille à peine un murmure d'écho.

# Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande

**[http : //www. ebooks-bnr. com/](http://www.ebooks-bnr.com/)**

en décembre 2012

## – **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## – **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après *L'honneur de famille*, avec ajouté à la plume : *par Mad. C. Olivier Donné par G. Bridel.*, Lausanne, Marc Ducloux, 1838. La photo de première page, *Rolle en janvier*, a été prise par Anne Van de Perre le 29.12.2009.

## – Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## – Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

## – **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.